ACTE III, SCÈNE VII.

JACQUES LE CORSAIRE,

DRAME EN CINQ ACTES.

Par MM. Ch. Desnoyer et Nus-Follet,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 4 MAI 1844

PERSONNAGES	ACTEURS	PERSONNAGES.	ACTEURS.
JACQUES, capitaine corsaire.....	M. DELAISTRE.	BENJAMIN	M. FRANCISQUE.
PAUL, son fils.....	M. DESHAYES.	CHRISTIAN, espion.....	M. SURVILLE.
DUBREUIL, capitaine de la marine impériale.....	M. ST-MAR.	MARGUERITE, femme de Jacques..	Mme ARIT.
GASPARD, matelot.....	M. SERRES.	AMÉLIE, jeune orpheline.....	Mlle FRENEIX.
		MANON, maréieuse.....	Mlle MÉLANIE.

La scène se passe en France, de 1810 à 1813.

ACTE PREMIER.

Le Retour et le Départ.

Cet acte a lieu dans un petit port de mer du département du Nord, et à peu de distance de Dunkerque. Un salon, chez Dubreuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENJAMIN, *seul*,

Il met les meubles en ordre avec une sorte de rage.

Je suis furieux ! est-il possible d'être vexé, humilié, mortifié, mystifié, molesté, insulté, vilipendé, blagué comme je l'ai été !... et dire qu'il n'y a pas là quelqu'un sur qui je puisse passer ma colère... quelqu'un à qui je puisse administrer... (*Il assomme de coups de poing les oreillers d'un canapé.*) Non, j'ai beau faire, ça ne me soulage pas... Oh ! si j'avais du courage !...

Il se met en garde, et pousse assez ridiculement deux ou trois bottes. Il manque de toucher Dubreuil, qui entre à gauche.

77878

SCÈNE II.

DUBREUIL, BENJAMIN.

DUBREUIL. Eh bien, qu'est-ce que c'est? A qui en as-tu, Benjamin ?.

BENJAMIN. A personne !... histoire de faire ma besogne et de ranger les meubles. Ça va bien ce matin, monsieur le capitaine ?

DUBREUIL. Mais..... c'est à toi qu'il faut demander cela... mon pauvre garçon! tu as des mouvements nerveux... qui m'épouvantent... Que diable t'est-il donc arrivé ?

BENJAMIN. Il m'est arrivé, capitaine, que je suis amoureux.

DUBREUIL. Amoureux !

Il lui tourne le dos, s'assied, et parcourt des papiers pendant qu'il parle.

BENJAMIN. O Manon! Manon! Manon! que tu me causes de tourments!

DUBREUIL. Manon !... la maréieuse ?

BENJAMIN. Oui, la petite pêchense de marée, à qui le papa tient une auberge là-bas près du rivage... Manon, si gentille, si joufflue.., si ricaneuse et si cruelle!...

DUBREUIL. En vérité...

BENJAMIN. Un cœur de rocher. . Hier au soir, résolu d'en finir et de la demander en mariage à ses père et mère, je me conforme aux vieux usages du pays : je prends avec moi mon oncle Gobineau, et de plus, une grosse cruche pleine de vin... nous allons, l'un portant l'autre, frapper à la porte de l'auberge... l'auberge au papa de Manon. On nous reçoit très-poliment, moi et ma cruche, on nous invite à souper... j'accepte, on me place à côté de Manon; mon genou droit coudoyait son genou gauche... côté du cœur... J'étais dans le septième ciel; je mange comme quatre et je bois comme douze... la nuit se passe en causant, en jabotant de toutes sortes de choses, excepté de la seule qui m'intéressait, toujours suivant l'usage du pays... On parle de votre prochain embarquement, et du retour de votre ami intime, le corsaire Jacques.

DUBREUIL, *à part, en se levant.* Jacques!...

BENJAMIN. On parle de sa femme, la bonté, la vertu même, et que tout le monde adore ici comme à Dunkerque.

DUBREUIL. Marguerite! J'ai peine à maîtriser mon émotion.

BENJAMIN. Enfin, on arrive comme ça jusqu'au jour... c'était le moment de l'épreuve décisive, et Manon se lève pour aller chercher le dessert.

DUBREUIL. Attends donc... en effet... on m'a raconté cette singulière coutume. D'après le choix que fait la jeune fille des fruits dont est composé le dessert, l'amoureux doit comprendre sa destinée.

BENJAMIN. Juste... le raisin, les fignes, les nèfles... excellent signe : amour, sympathie, on n'a plus qu'à publier les bans dans la journée. S'il y a des noisettes et des amandes, on peut traduire ça par : couci, couci ! il faudra voir... vous ne déplaisez pas, mais vous ne plaisez guère, vous repasserez dimanche. Enfin, si la future laisse se glisser une noix, mais je dis une seule noix, dans tout le dessert...

DUBREUIL. C'est un refus, un congé.

BENJAMIN. Absolument comme si elle prenait le balai pour vous mettre à la porte.

DUBREUIL. Eh bien ?

BENJAMIN. Eh bien, monsieur, le dessert à Manon était composé d'un énorme sac de noix.

DUBREUIL. Pauvre garçon...

BENJAMIN. On s'est jeté dessus, on les a dévorées en buvant à ma santé, en m'appelant le galant à la noix, ce qui est, dans le département du Nord, la plus mortelle injure qu'on puisse faire à un amoureux, et Manon, la perfide Manon... (*La porte du fond s'ouvre, entre Manon qui mange des noix.*) Ah! la voilà! Qu'est-ce qu'elle vient faire ici?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MANON.

MANON, *à Dubreuil, sans voir Benjamin.* Une lettre qu'on vient de remettre à notre auberge pour monsieur le capitaine.

DUBREUIL. Donne, donne donc! Le message que j'attendais. Merci, merci, mon enfant.

Il rentre à gauche. Manon, se croyant seule, se met de plus belle à manger des noix.

SCÈNE IV.

MANON, BENJAMIN.

BENJAMIN. Encore... elle en mange encore, la scélérate.

MANON, *éclatant de rire.* Ha! ha! ha! c'est vous, monsieur Benjamin! ha! ha! ha! vous n'en voulez pas? Elles sont excellentes... c'est mon cousin Giblou qui me les a gaulées.

BENJAMIN. Le cousin Giblou... un matelot...

MANON. J'adore la marine... ça et les noix c'est ma seule passion.

BENJAMIN. Silence! Manon, silence! on je fais un coup de ma tête, je m'engage...

Digitized by Google

MANON. Dans la marine ?

BENJAMIN. Je m'engage à ne plus vous parler.

MANON. A votre aise. Adieu, monsieur Benjamin.

BENJAMIN, *la retenant*. Un instant... Il faut s'expliquer, il faut me répondre.

MANON. Je vous ai répondu cette nuit.

BENJAMIN. Ça ne suffit pas... qu'est-ce que vous voulez? qu'est-ce que vous exigez de moi? qu'est-ce je dois faire pour vous être agréable?

MANON. Allez-vous-en!

BENJAMIN. Plaît-il?

MANON. Engagez-vous dans la marine...

BENJAMIN. Ah bah! vous voulez...

MANON Je déteste les poltrons et les gens inutiles. J'adore les braves et surtout les marins... je suis folle des marins... C'est du sang de matelot que j'ai dans les veines... et je suis née native de Dunkerques, à quatre lieues d'ici... Dunkerque, la patrie à Jean Bart. Dans quelques heures, monsieur le capitaine Dubreuil va mettre à la voile... Partez avec lui, devenez un intrépide soldat comme mon cousin Jean Giblou; revenez après une bonne campagne sur mer...

BENJAMIN... Et vous m'aimerez?

MANON. Je serai votre femme.

BENJAMIN. Parole?

MANON. D'honneur.

BENJAMIN. Oh! si j'avais du courage!

MANON. Ça ne vous va pas... eh bien alors...

Elle se remet à manger une noix.

BENJAMIN. Arrêtez... arrêtez... je consens à tout...

MANON. Vous partirez?

BENJAMIN. Oui; je vous aime tant... je m'éloignerai de vous aujourd'hui même.

MANON. Et vous serez matelot?

BENJAMIN. Je le serai... Vous faites de moi tout ce que vous voulez, Manon...

MANON. Et vous serez brave?

BENJAMIN. Je tâcherai, je ferai tout mon possible.

MANON. Parole?

BENJAMIN. D'honneur!

MANON, *lui tendant la main*. Tope là... Adieu, Benjamin... adieu, mon fiancé.

BENJAMIN. Au revoir, ma future.

MANON. A votre retour, je vous sacrifie ma passion pour les noix, et quand vous me renouvellerez votre demande, je ne mettrai pas un seul fruit sec dans votre dessert. Adieu!

Benjamin lui baise les mains avec transport. Elle sort par le fond.

SCÈNE V.

BENJAMIN, *seul un instant, puis* DUBREUIL.

BENJAMIN. Je suis électrisé... Voilà un moment qui efface bien des tribulations... Qu'est-ce qu'aurait dit ça? Comme ça vous monte la tête, la voix de deux beaux yeux! Je deviens brave de minute en minute! (*A Dubreuil, qui rentre à gauche.*) Mon capitaine, vous allez partir, n'est-ce pas?

DUBREUIL. Sans doute... tu as des gages à me réclamer, c'est vrai, et dans l'instant...

BENJAMIN. Non, capitaine, il ne s'agit pas de gages... Voulez-vous m'engager?...

DUBREUIL. Toi?

BENJAMIN. Je veux être matelot... je veux affronter les tempêtes, les ouragans, les combats navaux... je veux apprendre à danser la danse de prends garde à la peau... je veux enfin, je veux être digne de Manon.

DUBREUIL. Ah! ah! je te comprends, mon garçon... C'est l'amour qui te donne du courage.

BENJAMIN. Juste... je n'en ai peut-être pas encore, mais ça viendra...

DUBREUIL. Eh bien! va trouver mon contre-maître, et dis-lui d'inscrire ton nom sur le livre du bord.

BEJAMINN. J'y cours. Au revoir, mon capitaine... O Manon! Manon! Manon!... Tu feras de moi un Jean Bart...

Chantant à pleine voix.

Si l'empereur savait c'que c'est d'êtr' matelot,
Il quitt'rait sa couronne pour vivre au sein des flots,
Il quitt'rait sa couron' pour être enrégistré
Filleul du pèr' la Ligne et matelot francé.

Il sort.

SCÈNE VI.

DUBREUIL, *seul, parcourant avec émotion la lettre que Manon lui a remise.*

Cette lettre..... Enfin, je respire! Le ciel a couronné mes efforts..... Il ne mourra pas, lui, ce pauvre Verdier!... (*Lisant.*) « Monsieur le capitaine, je n'oublierai jamais » ce que vous avez fait pour notre famille, » et je garde au fond de l'âme tout le dévoue- » ment, toute la tendresse d'une fille, à celui » qui m'a rendu mon père... Amélie Ver- » dier. » Amélie... Allons, au milieu de mes chagrins, de mes inquiétudes, c'est du moins une consolation d'avoir fait un peu de bien. Quand je vais quitter Saint-Vallery et la France, il me restera une place dans le cœur

de Verdier, dans celui de sa fille... pour eux, j'aurai toujours été un ami franc et loyal... mais pour d'autres!... O Marguerite! le sacrifice de ma vie ne suffirait pas pour expier tous mes torts envers toi... J'étais pauvre, ambitieux... et je fus cruel et lâche; je t'abandonnai, perdue, déshonorée, à la colère de ton père, et quand, honteux de moi-même, déchiré par le remords, et t'aimant toujours, je voulus revenir à toi pour réparer ma faute, il n'était plus temps: ta famille t'avait imposé un autre mariage, tu étais devenue l'épouse de Jacques, de ce brave marin, de ce cœur loyal dont les hasards de la guerre me rapprochèrent plus tard, et qui m'appelle son ami.

UN MATELOT, *annonçant*. Capitaine, une dame, qui a refusé de dire son nom, demande...

DUBREUIL. Que dis-tu? Amélie peut-être... oui, elle vient me remercier d'avoir sauvé son père...

Il a fait signe au matelot de laisser entrer.

Entre Marguerite en robe de soie noire et en voile blanc. — Ce costume, qui doit se reproduire plus tard, est de rigueur.

SCÈNE VII.

DUBREUIL, MARGUERITE.

DUBREUIL, *reculant de surprise*. Ce n'est pas elle! O mon Dieu! je doute encore si mes yeux... Est-ce bien vous, madame? vous, Marguerite!

MARGUERITE. Moi-même, monsieur Dubreuil.

DUBREUIL. Vous! que depuis le jour fatal où vous m'avez appris que vous appartenez à un autre je n'ai pu entretenir un seul instant? vous qui mettiez tant de persistance à me fuir, chaque fois que dans le monde un hasard nous rapprochait l'un de l'autre... Vous ici! chez moi! Oh! j'ai peur en vous voyant... il faut que ce soit quelque grand malheur qui vous amène...

MARGUERITE. Un malheur! je viens le conjurer au contraire, et je l'espère, il en est temps encore.

DUBREUIL. Que voulez-vous dire?

MARGUERITE. Oui, monsieur, vous me voyez tremblante et misérable... folle... oui, folle de terreur... un pressentiment funeste, un avertissement du ciel...

DUBREUIL. Comment? expliquez-vous...

MARGUERITE. Cette nuit, je pensais au prochain retour de Jacques, et lorsque malgré moi j'ai cédé au sommeil... je l'ai revu en effet, il a reparu devant moi, l'œil sombre, menaçant; il me montrait une de ces lettres que je vous ai écrites autrefois, et qui renferment tout le mystère de ce fatal amour dont je voudrais perdre même le souvenir: « Ces lettres, les reconnais-tu? me disait-il, » c'est là ton crime, Marguerite; en voici le » châtiment... » Alors, un jeune homme couvert de sang, blessé à mort, vint tomber à mes pieds... ce jeune homme, c'était Paul, mon fils, et son meurtrier... c'était Jacques.

DUBREUIL. Son père!... Ah! loin de vous, Marguerite, cet affreux présage que rien ne peut justifier! Vous reverrez Paul aujourd'hui même...

MARGUERITE. Le croyez-vous?

DUBREUIL. Son père, qui l'adore et qui peut être fier de lui, vous le ramènera... Quant à ces lettres...

MARGUERITE. Vous les avez encore?

DUBREUIL. Elles ne m'ont pas quitté...

MARGUERITE. Ah!... vous allez me les rendre; il faut les anéantir, il le faut; un accident peut vous en séparer, les faire tomber entre les mains de mon époux, et sa jalousie, qui m'a fait tant souffrir alors qu'elle ne s'appuyait sur aucune preuve, se réveillerait implacable et terrible.

DUBREUIL. Sa jalousie...

MARGUERITE. Jacques n'ignora pas longtemps que vous m'aviez aimée avant que je devinsse sa femme, et dans les premières années de notre mariage son amour ombrageux m'a fait quelquefois un crime d'une tristesse que je ne pouvais toujours cacher à ses regards.

DUBREUIL. Je conçois vos inquitudes, madame; ces lettres que je voulais garder jusqu'à la mort, car elles sont ce que j'ai de plus précieux au monde, ces lettres vous seront rendues.

MARGUERITE. Aujourd'hui!...

DUBREUIL. Le portefeuille qui les renferme est là. (*Il indique une porte à gauche.*) A l'instant, je vais vous les rendre, les détruire avec vous; vous obéir, enfin. (*Fausse sortie.*) Mais que je puisse, avant de vous dire un éternel adieu, madame, vous supplier de me pardonner... Oh! moi aussi, Marguerite, j'ai bien souffert!... j'ai vécu triste, isolé, sans l'amour d'une femme, sans la tendresse d'un fils!... Un fils! oh! si le nôtre eût existé, je lui aurais fait oublier, à force de dévouement, de soins, la honte de sa naissance. Mais ce malheureux gage de notre coupable amour, cet enfant abandonné comme sa mère, quand je voulus le revoir... il était mort!

MARGUERITE. Peut-être.

DUBREUIL. Qu'avez-vous dit, grand Dieu!

MARGUERITE. Ce secret... j'ai voulu trop longtemps le renfermer dans mon âme, et

pour que tout lien fût rompu entre nous deux, je vous ai seulement, à votre retour, annoncé la mort de notre enfant; mais dans ce jour de trouble et d'épouvante je vous dois la vérité... Oui, peut-être, en effet, notre malheureux fils a-t-il cessé de vivre; peut-être aussi...

DUBREUIL. Achevez, au nom du ciel; achevez.

MARGUERITE. Eh bien... il y a vingt ans, après votre abandon, forcée par l'irrésistible volonté de mon père d'épouser Jacques, je me laissai conduire à l'autel. Un an après ce mariage, j'étais devenue mère. Ce fut alors qu'éclata la révolution; Jacques en adopta d'abord les principes avec ardeur, et y prit une part des plus actives; mais bientôt il recula devant son ouvrage, et l'indomptable énergie de son âme ne put réprimer l'horreur que lui inspirèrent les excès de cette époque. Son indignation, qui n'éclata que trop aux yeux de tous, fut réputée un crime; il fallut s'exiler; mais son fils, âgé de quelques mois à peine, faible et maladif, ne pouvait, sans être exposé à une mort presque certaine, supporter les fatigues du voyage, et nous fûmes forcés de le laisser en France. Alors, par un sentiment bien explicable dans le cœur d'une mère, j'allai le confier à la même femme sûre et dévouée à qui l'amante coupable de Dubreuil était déjà venue confier avec lui...

DUBREUIL. Notre fils... au village de Tourville, n'est-ce pas?... c'est là que je l'ai embrassé quelques jours avant mon départ?

MARGUERITE. Oui, Tourville... Je me disais que ce pauvre enfant, condamné à rester toute sa vie seul, isolé dans le monde, sans liens de famille, déshérité de la tendresse de sa mère, se rattacherait, pendant les premières années de son enfance, à quelqu'un qui lui appartiendrait par les liens du sang; je me disais qu'un jour il appellerait du moins son ami celui à qui il ne pourrait jamais donner le doux nom de frère... et je partis en faisant promettre à cette femme mêmes soins, même amour pour tous deux.

DUBREUIL. Bonne mère!

MARGUERITE. L'un des enfants, l'aîné, portait au cou une chaîne d'or à laquelle était attaché votre portrait; l'autre, une croix de diamants que Jacques m'avait donnée le jour de notre mariage. Trois années s'écoulèrent, et il nous fut permis enfin de revoir le ciel de la France. Je courus à Tourville; mais, hélas! quel affreux malheur était arrivé!... La veille même, le 12 septembre 1795...

DUBREUIL. Eh bien?

UNE VOIX, *au dehors*. Ne m'entends-tu pas? il faut sur-le-champ que je parle à ton maître.

MARGUERITE. O ciel!

DUBREUIL. Qu'entends-je?

LA MÊME VOIX, *toujours à l'extérieur*. Annonce-moi donc... annonce le capitaine Jacques.

MARGUERITE. Ah!... c'est lui!

Elle tombe évanouie.

DUBREUIL. Évanouie! grand Dieu!...

Il n'a que le temps de tirer sur elle le rideau d'une fenêtre auprès de laquelle elle se trouve, à gauche, au premier plan.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN MATELOT, *qui annonce; puis* JACQUES.

LE MATELOT. Le capitaine Jacques.

Entrée de Jacques en costume pittoresque de corsaire. Sortie du matelot.

JACQUES, *allant à Dubreuil, et lui serrant la main*. Dubreuil!... Ah! ça fait du bien de revoir le ciel de son pays et de presser la main d'un frère d'armes. Eh bien! qu'avez-vous donc, capitaine? cette main tremble dans la mienne!

DUBREUIL. Pardon, pardon, Jacques; mais un trouble involontaire...

JACQUES. Et que je comprends, que je partage, moi qui m'avise de vous le reprocher... nous autres marins, nous sommes à la fois les plus endurcis et les plus faibles de tous les hommes. Je n'ai jamais quitté ou regagné mon bord, moi, un brutal, un corsaire, sans être tout près de verser une larme; et quand, à la fin d'une campagne qui l'avait tenu longtemps éloigné de moi, un ami se retrouvait à mes côtés, je tremblais comme vous faites, capitaine; je me disais... ce que vous vous dites, sans doute, que bien d'autres avaient été englouti par la tempête ou frappés par les balles ennemies Oui, celui qui est là, qu'on embrasse, vous fait penser à ceux qui manquent et qu'on n'embrassera plus... (*En disant ces mots, Jacques a marché machinalement vers le rideau, s'assied à quelques pas de là. Dubreuil se place entre lui et le rideau. Jacques continue sans avoir remarqué son émotion.*) Mais j'ai peu de temps sans doute à rester auprès de vous, mon ami; car le jour même où je viens de débarquer, moi, vous allez mettre à la voile, n'est-il pas vrai?

DUBREUIL. En effet... ce matin même.

JACQUES. Je sais cela; et voilà surtout pourquoi je me suis arrêté ici avant de retourner à Dunkerque. Je viens vous demander un service.

DUBREUIL. A moi!... Parlez.

JACQUES. L'empereur, vous le savez, en m'honorant d'une faveur que je n'avais pas attendue, en me nommant gouverneur du fort de Dunkerque, m'enchaîne à terre, et me condamne pour longtemps au repos. Il faut que mon fils continue mon ouvrage, et ne laisse ni paix ni trêve à ceux que je voulais poursuivre jusqu'à la mort. Il y a de par le monde, vous le savez, un jeune aventurier, Français d'origine, à ce qu'on dit du moins, mais qui s'est vendu à l'Angleterre.

DUBREUIL. Christian?

JACQUES. Oui, c'est cela; c'est cela même, Christian le Pirate... on l'appelle ainsi quoiqu'il ne soit pas même un pirate; non, il peut y avoir encore quelque honneur à ce métier-là... Mais lui, lui, ce n'est pas un marin, ce n'est pas un soldat... c'est un espion... A vingt ans!... espion!... c'est à vous soulever le cœur d'indignation et de colère! Aussi, ce Christian, je le hais de tout l'amour que je porte à la France... mon fils aussi a juré sa perte... et Dieu aidant, et sous vos ordres, capitaine, mon fils tiendra son serment.

DUBREUIL. Sous mes ordres!...

JACQUES. Il le faut. Je lui veux, à lui, une gloire plus réelle, plus solide, et surtout plus régulière que la mienne. Que voulez-vous! on est pour ses enfants plus vaniteux, plus ambitieux qu'on ne l'a jamais été pour soi-même... un artisan veut que son fils soit artiste, un soldat prétend que le sien devienne officier; moi, je suis capitaine corsaire, il faut que Paul soit un jour amiral; et pour commencer sa fortune, c'est à vous que je viens m'adresser. Dites, capitaine Dubreuil, voulez-vous dès aujourd'hui que mon élève soit le vôtre? le prendrez-vous à votre bord? et, pour qu'il puisse devenir plus tard un amiral, voulez-vous en faire un aspirant?

DUBREUIL. Je l'attends.

JACQUES. Tout à l'heure, ici, je vous l'amène. Mais vous comprenez maintenant qu'il me faut déchirer le cœur de sa mère, en lui apprenant que Paul, que son fils est reparti à l'instant même où il venait de débarquer; et reparti sans pouvoir l'embrasser, elle! (*Cri étouffé de Marguerite, derrière le rideau; effroi de Dubreuil; mouvement de surprise et d'attention de Jacques.*) Ah!... ce cri de douleur... j'ai cru reconnaître...

DUBREUIL, *à part.* Elle est perdue!

JACQUES. (*Moment de silence, pendant lequel Jacques fait un demi-mouvement vers le rideau, puis enfin il dit à Dubreuil, en affectant de sourire.*) Vous n'êtes pas seul ici, commandant... Je conçois que, le jour d'un départ, on a des adieux à faire; et je vous prie d'excuser l'importunité de ma visite. Je rejoins mon fils, et j'irai vous attendre avec lui sur le rivage, à l'heure où vous devrez mettre à la voile (*A part, en regardant encore le rideau.*) Oh! je ne m'éloigne pas. (*Haut.*) A bientôt, commandant, à bientôt!

Il sort.

SCÈNE IX.

DUBREUIL, MARGUERITE.

Dubreuil a reconduit Jacques jusqu'à la porte du fond; il le suit longtemps de l'œil avec inquiétude, puis, redescendant vivement la scène, il vient lever le rideau qui cache Marguerite.

DUBREUIL. Venez, venez, madame!

MARGUERITE. Mais où fuir, mon Dieu? comment sortir d'ici?

DUBREUIL. Maintenant, impossible... Tous ces marins rassemblés sur la plage...

MARGUERITE. Et il va revenir, lui! revenir avec mon fils... Ah! plutôt mourir que de les attendre!

Elle redescend vivement le théâtre, après avoir baissé son voile.

DUBREUIL, *ouvrant une porte à droite au premier plan.* Tenez, là! là! entrez dans cette chambre, madame, et peut-être... oui, je parviendrai bientôt à vous soustraire à tous les regards... (*Ici Jacques reparaît sur le seuil de la porte du fond. Dubreuil continue sans le voir, en s'adressant toujours à Marguerite, près de disparaître à la droite.*) Mais d'abord... ces lettres, je vais les chercher... (*il montre la gauche*), et les anéantir à l'instant, à l'instant même, je vous le jure.

Jacques a fait quelques pas en avant; mais dans ce moment Marguerite a rejeté son voile sur sa figure et disparaît. Dubreuil ferme à clef la porte de droite, et disparaît vivement par celle de gauche pour aller chercher le portefeuille et les lettres. Jacques reste seul un instant, il est pâle, presque en délire, et parcourt le théâtre avec agitation.

SCÈNE X.

JACQUES, *seul.*

Qu'a-t-il dit? des lettres qu'il a juré d'anéantir. . Ah! je jure, moi, si mes pressentiments, mes soupçons ne m'ont pas abusé, je jure que mon bras me fera raison des coupables. (*Regardant vers la droite.*) Elle est là! (*S'élançant de ce côté.*) Fermée! cette porte est fermée!... Et je doute encore!...

SCÈNE XI.

JACQUES, DUBREUIL.

DUBREUIL, *reparaissant au seuil de la porte à gauche, le portefeuille à la main.* Jacques! grand Dieu!

JACQUES, *sans le voir, et toujours près de la porte à droite.* Oui, je doute, et je me demande toujours si je n'ai pas été le jouet d'un prestige, d'une illusion terrible; car, tout à l'heure, quand je suis rentré furtivement dans cette chambre pour découvrir enfin la vérité, j'ai cherché de nouveau à entendre cette femme. Pas un mot! J'ai voulu la voir, son voile m'a dérobé ses traits.

DUBREUIL, *à part.* Qu'entends-je! Ah! comment l'arracher à la mort qui la menace?

Il sort par le fond, en donnant les signes de la plus grande inquiétude.

SCÈNE XII.

JACQUES, *seul*

Allons, Jacques, allons, contiens-toi... sois homme... N'as-tu pas commencé déjà à combattre cet aveugle transport de jalousie?... Oui, tu as été assez maître de toi pour ne pas essayer de te convaincre à l'instant, à l'instant même... Ta main, qui se portait convulsivement vers ce rideau, s'est arrêtée tout à coup à la pensée que tu t'abusais peut-être, que tu devais respecter un secret qui pouvait ne pas t'appartenir... et maintenant, maintenant, au contraire, en demeurant ici, en ne résistant pas à cette force impérieuse qui te ramène sans cesse de ce côté (*il marche encore vers la droite*), Jacques, c'est à un mauvais génie que tu cèdes, c'est une mauvaise action que tu vas faire... Va-t'en!... va-t'en!...

Il remonte la scène. La porte s'ouvre du dehors, et l'on entend la voix de Gaspard.

SCÈNE XIII

JACQUES, GASPARD.

GASPARD, *au dehors.* Allons, au large, Graindesel... je viens chercher mon commandant, le capitaine Jacques.

JACQUES. Gaspard!

GASPARD, *paraissant sur le seuil avec un Matelot qui cherche vainement à le retenir.* Je te dis qu'il est ici... Allons, file, Graindesel, égruge toi: j'ai à deviser avec mon supérieur.

JACQUES. C'est toi, mon brave?

Sortie du matelot.

GASPARD. C'est donc pour vous dire, mon commandant, que votre fils, que monsieur Paul n'ignore pas la démarche que vous êtes venu faire dans cette maison.

JACQUES. Que dis-tu?

GASPARD. Et que franchement, ça ne lui va pas... ni à moi non plus... non, il ne se soucie pas, lui, un apprenti corsaire, de faire partie de la marine impériale; enfin, il aimerait mieux, et je dis qu'il a raison, nom d'une batterie, rester matelot à votre bord toute sa vie que de passer officier sous les ordres de monsieur Dubreuil.

JACQUES. Dubreuil! Tais-toi! tais-toi! Ce nom m'a rendu toute ma fureur.

GASPARD. Plaît-il?

JACQUES. C'est vainement que je lutte contre moi-même... non... je n'étais pas en délire... ce cri étouffé, là... derrière ce rideau!...

GASPARD. Qu'est-ce que vous dites donc, mon commandant?

JACQUES. Ah! mon cœur a battu avec trop de violence!... Il y avait une trahison à côté de moi... cette voix, c'était la sienne! cette femme qui est là, c'est Marguerite!

GASPARD. O ciel! taisez-vous! taisez-vous! Si d'autres que moi vous avaient entendu...

JACQUES. Oui, toi, le seul ami de Jacques le Corsaire, le seul qui ne te riras pas de ses souffrances.

GASPARD. En rire, excusez... comme si toutes vos souffrances n'étaient pas les miennes.

JACQUES. Eh! que m'importe après tout l'opinion des autres? que me fait le monde entier lorsque j'ai pu te soupçonner, Marguerite?

GASPARD. Mais, mon commandant...

JACQUES. Ah! ce supplice est trop affreux et je n'y résite plus... Dussé-je faire éclater à tous les yeux ma honte et ma misère; dussé-je, en renversant cette porte...

GASPARD, *se plaçant vivement entre lui et la porte de droite.* Arrêtez, je vous en conjure, arrêtez! (*La porte du fond s'ouvre.*) Par là, quelqu'un! monsieur Dubreuil peut-être!...

JACQUES, *regardant.* Oui, Dubreuil!... C'est lui!... c'est de lui-même que je veux tout apprendre...

Jacques et Gaspard sont au fond, à l'extrême gauche. Dubreuil entre par la porte du milieu.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL, *à part, en regardant à la dérobée Jacques que Gaspard empêche de s'élancer vers lui.* Il est là!... mon Dieu! réussirai-je! parviendrai-je seulement à triompher du trouble, de l'émotion que j'éprouve?...

JACQUES. Que dit-il?...

DUBREUIL, *de même.* Allons, du courage! (*Haut et avec intention, de manière à être entendu de Jacques.*) Un seul instant me reste... bientôt le signal du départ... Je vais la revoir pour la dernière fois.

JACQUES. La revoir!

Dubreuil marche vers la porte de droite et met la clef dans la serrure. Jacques veut s'élancer pour le suivre.

GASPARD, *cherchant toujours à le retenir.* Mon commandant, par pitié!

JACQUES. Tais-toi!

Il porte la main à son poignard.

DUBREUIL. Venez, venez, madame!

Jacques marche avec rage vers Dubreuil et la femme qui vient d'entrer; elle lève son voile. Mais cette femme, ce n'est pas Marguerite, elle a seulement à peu près la même taille, et une toilette complétement semblable.

GASPARD, *avec joie.* Ah! ce n'est pas elle.

JACQUES, *reculant avec Gaspard.* Ce n'est pas elle... Oh! quels tourments j'ai souffertis!

La jeune femme est toujours debout près de Dubreuil. Elle est pâle, baisse les yeux, et paraît se prêter avec peine au personnage qu'elle remplit.

DUBREUIL. Ne tremblez pas, nous sommes seuls...

LA JEUNE FEMME. Seuls!... Vous l'avez voulu... Cette entrevue, je n'ai pas eu le courage de la refuser, mais...

DUBREUIL, *lentement et jetant toujours un peu ses paroles vers Jacques et Gaspard, tout en s'adressant à la jeune femme.* Ne vous repentez pas de me l'avoir accordée, madame! elle adoucira l'amertume de mes regrets, lorsque je vais me séparer de vous. Tenez vos lettres, les voici! Qu'ils soient détruits par vous aujourd'hui ces tristes gages d'un mystère que le monde doit ignorer à jamais. Quant à moi, votre souvenir est pour toujours gravé dans mon âme... (*Coup de canon.*) Ah! déjà... le signal... Adieu!

LA JEUNE FEMME, *remontant vers le fond du théâtre comme pour sortir par la porte du milieu.* Adieu!

On entend la voix de Paul au fond, à l'extérieur.

PAUL. Mon père! mon père!

Emotion de tous les personnages.

JACQUES. Paul!

LA JEUNE FEMME, *poussant un cri de surprise et d'effroi, comme si elle reconnaissait la voix du jeune homme.* Ah! que viens-je d'entendre?

Elle remet vivement son voile sur sa figure, redescend la scène et sort par la porte de droite. Au fond, entrée vive de Paul, qui se trouve entouré bien vite de Jacques et de Gaspard. Dubreuil, se retournant, affecte de ne pas s'apercevoir qu'ils ne sont pas venus ensemble.

SCÈNE XV.

JACQUES, DUBREUIL, GASPARD, PAUL.

JACQUES. Capitaine Dubreuil, voici désormais votre élève, le compagnon de vos dangers et de votre gloire.

DUBREUIL, *tendant la main à Paul.* Venez, venez, Paul.

PAUL. Monsieur, je vous dois avant tout de la franchise. Ce n'est pas moi qui ai demandé à prendre du service dans la marine impériale; j'eusse mieux aimé, je l'avoue, combattre toujours sous le pavillon de mon père, et rester corsaire comme lui.

GASPARD, *à part.* A la bonne heure! nom d'un biscaïen, je suis de son avis, moi.

PAUL. Mais il ne le veut pas, et je ne sais pas murmurer quand il commande. Je viens donc, non pas volontairement et de mon plein gré, mais franchement et loyalement, me mettre sous vos ordres, et je vous jure, tant que je serai à votre bord, la même obéissance que j'ai toujours eue pour mon père.

JACQUES. Et toujours il sera digne de son capitaine, n'est-ce pas?

PAUL. Je serai digne de vous, mon père!

GASPARD, *à part.* C'est ça... nom d'une sardine! Je suis encore de son avis. (*Regardant des officiers de marine qui viennent d'entrer et qui fraternisent avec Paul.*) Fichtre! quel joli petit corsaire la marine impériale viens nous prendre!... Voleuse, va!

Nouveaux coups de canon.

DUBREUIL. Partons, messieurs, partons!

JACQUES, *embrassant Paul à plusieurs reprises.* Ah! dans mes bras; encore... dans mes bras!

PAUL. Ces baisers, vous les porterez à ma mère!

JACQUES. Oui, à ta mère. Adieu!

PAUL. Adieu, mon père.

BENJAMIN, *qu'on aperçoit ici seulement, près de la fenêtre de droite, au premier plan, en habit de matelot, et envoyant des baisers à l'extérieur.* Adieu, Manon... Tâche de m'être fidèle... si c'est possible!

TOUS. Adieu!

La toile tombe.

ACTE DEUXIÈME.

Le Ménage du Corsaire.

Un petit salon tenant seulement les deux premiers plans du théâtre, et tout à fait à jour au fond pour laisser voir, au second et au troisième plan, un jardin ou une galerie, et dans les derniers, en perspective, la forteresse de Dunkerque.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, MANON.

Au lever du rideau, Marguerite entre par la droite, et Manon par le fond, en lui faisant de grandes révérences.

MARGUERITE. C'est toi, Manon?

MANON. Oui, madame; dans un instant ce jeune homme viendra.

MARGUERITE. Quel jeune homme ?

MANON. Vous savez bien, madame, ce jeune marchand dont je vous ai parlé, ce colporteur qui doit vous fournir les belles choses qui manquent encore... là dedans.

Elle montre une corbeille de mariage placée sur la table.

MARGUERITE. Ah! oui, ton protégé, Manon.

MANON. Dame! il m'a supplié si gentiment de le présenter à madame, de lui procurer sa pratique, surtout pour la corbeille de mariage à M. Paul... je n'ai pas pu refuser... et je me suis dit comme ça que le jour où madame allait marier son fils, elle ne me refuserait pas à son tour...

MARGUERITE. Tu as raison... pour moi c'est un jour de bonheur, et je veux que tout le monde...

MANON. C'est ça, tout le monde... lui surtout, ce pauvre garçon ! il est si à plaindre à ce qu'il paraît!

MARGUERITE. Qui donc?

MANON. Vingt ans tout au plus!... et pas un être sur la terre pour s'occuper de lui!... un orphelin... moi, je ne sais pas si toutes les femmes me ressemblent, mais il n'y a rien qui m'intéresse comme ce mot-là... orphelin!... ah! ça me fait un effet...

MARGUERITE. Un orphelin! vingt ans!... mais de qui parles-tu donc?

MANON. Du colporteur.

MARGUERITE, *reprenant un air d'indifférence.* Ah!... c'est assez; tu le feras entrer dès qu'il se présentera.

MANON. Oui, madame, ça fera un remercîment de plus que j'aurai à ajouter à tant d'autres.

MARGUERITE. Que dis-tu ?

MANON. Oh! je n'oublierai jamais tout le bien que vous avez fait à notre famille. D'abord, M. Jacques a nommé mon père concierge de cette citadelle, dont il venait lui-même d'être nommé commandant... ensuite, quand il y a trois mois, après deux ans de campagne sur mer, M. Paul, blessé, est venu débarquer à Saint-Vallery, en compagnie de celui qui était alors mon fiancé...

MARGUERITE. Benjamin.

MANON. Oui, madame, Benjamin le poltron, c'est comme ça qu'on l'appelait autrefois... Benjamin le rageur, c'est comme ça qu'on l'appelle aujourd'hui. Pour lors, à son retour, vous m'avez donné une dot, et sur la prière de votre fils, vous avez voulu faire sur-le-champ notre mariage; moi, j'étais d'avis d'attendre le rétablissement de M. Paul; mais lui, Benjamin, il était trop pressé pour ça, il ne pouvait plus attendre... si bien que depuis six semaines, Manon la maréieuse est devenue mame Benjamin.

MARGUERITE. Et tu es heureuse ?

MANON, *avec un peu d'hésitation.* Heureuse!... certainement... bien heureuse... cependant...

MARGUERITE. Cependant... tu aimes ton mari...

MANON. Je l'aime... j'vas vous dire : je n'oserais pas effeuiller une pâquerette pour m'assurer comment que je l'aime!... parce que si, en fin finale, elle me répondait : pas du tout, j'aurais peur de la croire.

MARGUERITE. Mais tu as tort, Manon ; il t'aime, lui, et c'est un brave marin.

MANON. C'est vrai... v'là ce qui m'enrage! ce qui m'rend furieuse contre moi-même, c'est qu'il est à présent marin dans l'âme comme je l'avais voulu, c'est qu'il s'est battu comme un démon dans la dernière campagne, c'est qu'il fume comme quatre et qu'il jure comme six, enfin qu'il a toutes les qualités de son état... et pourtant je ne peux pas l'aimer... non, je ne peux pas, c'est plus fort que moi; je lui ai tenu ma promesse, je suis sa femme, mais le cœur n'y est pour rien... absent ou présent, il me produit le même effet; quand il arrive, ça m'est égal, et quand il s'en va, ça ne me fait rien... N'est-ce pas, madame, que c'est affreux de ma part?...

MARGUERITE. Mais peu à peu, puisqu'il est bon, dévoué pour toi, digne de ton estime et de ton affection, tu finiras par te reprocher cette indifférence que tu éprouves à présent, et par lui rendre justice ; d'ailleurs tu n'en aimes pas un autre, n'est-ce pas ?

MANON. Dame, je n'en voudrais pas jurer.

MARGUERITE. Comment ?

MANON. Oui, madame, ce n'est pas ma faute, et je fais tout ce que je peux pour m'en défendre... Mais j'ai promis de tout vous dire... Il y a quelqu'un qu'était venu au pays un mois avant mon mariage et qui vient d'y revenir depuis quatre jours, quelqu'un qui n'est pas marin cependant, pas du tout marin, et que je ne peux pas voir sans éprouver là quelque chose que je ne comprends pas... quand il s'en va, ça me révolutionne... et quand il arrive... (*Ici, elle se retourne, aperçoit Christian qui vient d'entrer, déguisé en colporteur; elle pousse un petit cri de surprise et d'émotion.*) Ah !

MARGUERITE. Qu'est-ce donc ?

MANON. Le colporteur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHRISTIAN.

CHRISTIAN, *saluant.* Me voilà aux ordres de madame, trop heureux qu'elle veuille bien accepter mes services.

MARGUERITE. On vous a recommandé à moi avec tant d'éloquence...

CHRISTIAN. C'est vrai, madame. Manon est si bonne pour moi... aussi toute ma reconnaissance... (*Bas.*) Tout mon amour...

MANON, *à part.* Ah ! mon Dieu ! encore c'te parole-là... c'est qu'il la dit beaucoup mieux que Benjamin.

MARGUERITE, *montrant Manon.* Un mot d'elle a suffi pour me décider à m'adresser à vous plutôt qu'à tout autre. Vous êtes orphelin, m'a-t-elle dit...

De ce moment elle le regarde avec une petite nuance d'intérêt, qui se dissipe pendant les paroles suivantes de Christian.

CHRISTIAN. C'est vrai... je n'ai jamais eu de famille pour veiller sur moi... Il a bien fallu parvenir seul à me faire une existence, et si elle est toute autre que celle qui m'eût été donnée par mes parents... ce n'est pas ma faute. J'ai dans ce ballot, je l'espère, tout ce qui pourra plaire à madame, des dentelles, des pièces de soie, des cachemires.

MARGUERITE. Voyons.

CHRISTIAN, *étalant son ballot sur une table.* A vos ordres, madame; regardez, prenez, choisissez.

MANON. Ah ! que c'est joli !

CHRISTIAN, *à part, pendant que les deux femmes regardent.* Attention, Christian, et ne perds pas une minute... Enfin, te voilà dans cette forteresse... (*Il montre Manon, qui regarde toujours les étoffes.*) Et c'est à elle que tu en es redevable. (*Bas, en lui baisant la main.*) Merci, ma chère Manon, merci...

SCENE III.

LES MÊMES, BENJAMIN.

BENJAMIN, *qui est entré pendant la fin de la scène précédente, et qui a vu Christian baiser la main de sa femme.* Cré tonnerre !

MANON. Benjamin !

CHRISTIAN. Le mari !

MARGUERITE, *qui n'a rien vu, se retournant.* Plaît-il ?... Qu'avez-vous donc ?

BENJAMIN. Rien... rien, madame... c'est que j'avais cru voir... Ici, Manon, venez par ici.

MANON. Me voilà, mon petit Benjamin.

BENJAMIN, *bas.* Benjamin le rageur, madame, et ceux qui baisent les mains des épouses, les mains des époux leurs-y frictionnent l'omoplate.

MANON. Monsieur... pas d' bêtise, c'était pour me remercier...

MARGUERITE, *qui a fait son choix dans les marchandises étalées devant elle.* Laissez-moi cela, je vous prie, et plus tard...

CHRISTIAN. Suffit, madame; je ne suis pas pressé... Oh ! j'attendrai aussi longtemps que l'on voudra.

Il salue Marguerite, puis Manon, et sort à gauche en regardant effrontément cette dernière auprès de son mari.

BENJAMIN, *à lui-même.* Qu'est-ce qu'il a dit, le gredin, je crois qu'il regarde ma femme ! mille millions de tonnerre, que je bisque !

MANON. Il n'y a pas de quoi... c'est pour me remercier...

MARGUERITE, *qui a regardé à l'extérieur vers la gauche.* Ah ! mon fils ! c'est lui ! c'est mon fils ! Mes amis, laissez-moi !

BENJAMIN. Je file, madame; suivez-moi, Manon. Et toi, gueusard de colporteur... je ne te perds pas de vue, et au premier geste équivoque, je te casse.

MANON. Monsieur...

BENJAMIN. Pour le remercier.

Ils sortent ensemble par la droite. Entrent à gauche Paul et Gaspard, celui-ci avec le costume du premier acte, Paul en uniforme de lieutenant de marine.

SCÈNE IV.

MARGUERITE, PAUL.

PAUL, *l'embrassant.* Ma mère ! ma bonne mère !

MARGUERITE. Mon fils, mon cher Paul ! Ah ! je me dédommage enfin d'une si longue absence ! Mais je ne puis encore m'habituer à mon bonheur ; je t'ai pleuré pendant des années entières, et tu ne m'es rendu que de-

puis quelques heures. Tu ne souffres plus, n'est-ce pas ? et ta blessure...

PAUL. C'était peu de chose, ma mère, et je regrette seulement les inquiétudes qu'elle vous a causées.

MARGUERITE. Peu de chose ! pourtant tu as été forcé de rentrer en France avant la fin de la campagne, et ce n'est qu'après trois mois de convalescence que tu as pu quitter Saint-Vallery pour revenir auprès de nous.

PAUL, *souriant*. Vous savez bien qu'un autre motif me retenait.

MARGUERITE. Ingrat, tu nous avais donc oubliés...

PAUL. Oh ! ne me blâmez pas, ma mère ; à côté de mon amour pour vous, un autre sentiment s'est élevé en moi... et mon Amélie est si bonne !... Vous l'avez vue lorsque j'étais souffrant, malade, et que vous êtes venue veiller avec elle au chevet de votre fils... vous l'avez vue, et ces entrevues si courtes n'ont-elles pas suffi pour vous la faire chérir ?

MARGUERITE. Oui, je la chéris, Paul, elle dont les soins t'ont rendu la vie ; je l'aime pour tout le bonheur que son amour te donne. En la voyant, je me suis assurée que j'avais eu tort de me défier de ton enthousiasme de jeune homme... et je l'ai dit à ton père ; retenu ici par les devoirs de sa place, il s'en était remis sur moi du soin de juger et d'apprécier cette jeune fille. Il m'avait donné plein pouvoir, je m'en suis servie pour décider ton mariage, pour fixer même le jour des fiançailles... Ce matin... ton père va voir et embrasser pour la première fois ta future, et sur-le-champ nous signerons le contrat. Vois si je t'ai tenu ma promesse, et dans quels termes je lui ai parlé d'Amélie.

PAUL. Et moi, je renonce à vous parler de ma reconnaissance, ma mère... après tant de preuves de votre tendresse, que vous dirais-je ?

MARGUERITE. Une parole qui me comblerait de joie...

PAUL. Laquelle ?

MARGUERITE. Paul... après ton mariage tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas ? L'amour d'Amélie te retiendra auprès de nous, et je n'aurai plus sans cesse à trembler pour tes jours.

PAUL. Y songez-vous, ma mère ? est-ce que je puis mentir ainsi à ma destinée, aux principes que j'ai reçus, aux études et aux travaux de jeunesse... est-ce que nous vivons dans un temps où l'on puisse songer au repos, aux joies de la famille ? Non ; ma vie, à moi, c'est celle du vieux corsaire Jacques. L'exemple que je dois toujours suivre, c'est le sien ; à moi tous ses dangers et toutes ses fatigues ; mais aussi à moi toute sa gloire. Ah ! pourquoi ne m'est-il pas permis encore de suivre et d'imiter mon père !

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUES, *qui a paru au fond, et entendu les dernières paroles de Paul.*

JACQUES. Bravo, garçon ! tu l'imiteras, entends-tu bien, et tu le surpasseras, je t'en réponds.

PAUL. Mon père !

Il l'embrasse.

MARGUERITE. Vous étiez là !

JACQUES. Oui, j'étais là, corbleu ! et j'ai tout entendu. Mon fils, mon brave Paul... embrasse-moi donc encore une fois, et viens un peu que je te regarde au grand jour !

PAUL, *faisant en souriant le salut militaire*. Présent, capitaine !

Jacques tient la tête de son fils dans ses mains, et le regarde avec amour ; Marguerite a repris depuis l'entrée de Jacques un air de contrainte et d'effroi. Ici Christian reparaît dans le jardin, qu'il traverse de la gauche à la droite en examinant avec la plus grande attention, et en prenant des notes sur un calepin. Benjamin le suit à peu de distance.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BENJAMIN *et* CHRISTIAN *au fond.*

BENJAMIN. Qu'est-ce qu'il regarde par là, le brigand ?... Ça doit être ma femme... cristie

Tous deux disparaissent à gauche.

SCÈNE VII.

JACQUES, MARGUERITE, PAUL.

JACQUES, *à Paul*. Sais-tu, garçon, que ton Amélie ne me semble pas trop à plaindre ?... (*A Marguerite.*) Heiu ! qu'en dis-tu ? Eh bien, à quoi penses-tu donc ?

PAUL. Ma mère...

JACQUES. Tu as des chagrins... aujourd'hui, aujourd'hui même, le jour du retour et des fiançailles de ton fils.

MARGUERITE. Des chagrins ! pouvez-vous le croire ?

Paul lui serre la main avec inquiétude.

JACQUES. Tiens, Marguerite, il faut que je te parle à cœur ouvert... et devant lui... C'est moi, n'est-ce pas, moi seul qui suis cause de cette affliction muette et persévérante ?

MARGUERITE. Que dites-vous, Jacques ?

PAUL. Vous, mon père ?

JACQUES. Eh ! sans doute... une existence tumultueuse comme la mienne ne pouvait s'arrêter tout à coup... je ne pouvais être

enchaîné, cloué à terre, sans regretter malgré moi l'Océan et ses mille dangers, qui ont fait à la fois l'agitation et le bonheur de ma jeunesse... Enfin, il arrive trop souvent que ce calme plat auquel je suis condamné m'indigne, m'irrite contre moi-même... et alors je fais partager aux autres, sans le vouloir, tout l'ennui, toute la douleur que j'éprouve... Je deviens morose, grondeur, insupportable, et parfois mon humeur sombre va jusqu'à se créer des tourments qui ressemblent à un accès de délire comme il y a deux ans, à Saint-Vallery... le jour de son départ.

Il montre Paul.

MARGUERITE. O ciel!

PAUL. Mon père!... je vous en supplie, éloignez de vous toute pensée de tristesse, et rappelez-vous quel reproche vous adressiez à l'instant à ma mère.

JACQUES. C'est vrai... je suis un fou, un insensé. (*A part.*) Qu'allais-je dire! de quels souvenirs vais-je m'humilier et me torturer moi-même en présence de mon fils! (*Haut.*) Paul, va me chercher ta future... que je la voie, que je l'embrasse, ne fût-ce que pour savoir à quoi m'en tenir sur les pompeux éloges dont tui et ta mère vous avez gratifié son portrait.

PAUL. Je vais vous la présenter, mon père.

JACQUES. A la bonne heure! en attendant, viens, Marguerite, viens relire avec moi, tous les articles du contrat, et y ajouter quelques nouvelles clauses à l'avantage de notre belle-fille.

PAUL. Ah! mon père, que je vous aime!

JACQUES. Comment! tu es encore là! cours donc! c'est bien le moins, monsieur, qu'elle fasse connaissance avec son beau-père, une heure avant les fiançailles.

PAUL. Je vous l'amène.

JACQUES. Sur-le-champ. Viens, viens donc Marguerite.

Il sort par la porte de gauche avec Marguerite; Paul, par celle de droite. On a vu reparaître Christian dans le jardin pendant les dernières lignes de la scène précédente.

SCÈNE VIII.

CHRISTIAN, *puis* BENJAMIN.

CHRISTIAN, *entrant doucement dans le salon quand les trois autres personnages viennent de s'éloigner.* Maintenant, je sais tout ce que je voulais savoir... Je suis content de moi et surtout de cette petite Manon, qui vient sans s'en douter de seconder si puissamment l'exécution de mes projets... Pauvre femme! elle me croit amoureux d'elle... Est-ce que je sais ce que c'est que l'amour, moi?... est-ce que depuis mon enfance, n'ayant trouvé d'appui et d'amitié chez personne, je n'ai pas dû fermer mon âme à toutes les faiblesses humaines?... Je n'ai vu dans la vie qu'une sorte de lutte continuelle, mais une lutte d'adresse et de ruse plutôt que de force et de courage, où il fallait sans cesse tromper et exploiter les autres, ou bien être dupe, et mourir de faim... Je ne suis pas mort... j'ai vécu, j'ai très-bien vécu en ne croyant à rien au monde, rien qu'à mon intérêt, en n'ayant qu'une seule passion dans l'âme, celle de l'or.

Il a dit ces mots en remettant en ordre dans son ballot diverses marchandises qu'il a laissées en scène lors de sa première sortie.

BENJAMIN, *qui a reparu dans le jardin pendant les dernières lignes de ce monologue.* Ce que c'est que la jalousie! quel fichu métier elle me fait faire! V'là une heure que je l'espionne, sans être sûr de rien... du moins, si j'étais sûr de quelque chose, ça me consolerait.

CHRISTIAN. Encore mille livres sterling à gagner si je réussis... et je réussirai.

BENJAMIN. Qu'est-ce qu'il dit? il réussira; nous verrons.

CHRISTIAN. Cette brillante récompense... J'ai joué ma vie pour l'obtenir... Enfin elle est à moi.

BENJAMIN. Ma femme!

CHRISTIAN. Avant ce soir elle m'appartiendra...

BENJAMIN. Elle ne lui appartient pas encore... Je respire... Attends un peu, mon gaillard, je vas te dire deux mots à l'oreille.

CHRISTIAN. Avec ces notes, il sera facile...

BENJAMIN. Il écrit... à qui donc?

Il marche vers lui et s'arrête en le voyant tirer de sa poche un calepin qu'il regarde attentivement.

CHRISTIAN. Quelques lignes encore.

BENJAMIN. A Manon... Elle ne sait pas lire.

CHRISTIAN. Et ce sera une explication suffisante... Oui, cette forteresse je la sais maintenant par cœur.

BENJAMIN. Ma femme...

CHRISTIAN. Et j'en ai dressé un plan bien exact.

BENJAMIN. Le plan de Manon... (*Il s'élance sur lui, et saisit ses tablettes.*) Un instant... à moi ces tablettes, camarade!

CHRISTIAN. Misérable!

Il tire de son sein deux pistolets de poche et le couche en joue. Mais dans cet instant Gaspard entre par le fond, et lui arrache des mains ses deux pistolets.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD. Halte-là! Qu'est-ce que nous avons? à quoi jouons-nous?

CHRISTIAN, *à part.* Je suis pris.

BENJAMIN. Eh bien, excusez..... c'est comme ça que tu t'y prends, toi... Ah! tu viens faire la cour aux épouses avec des billets doux pour elles et des pistolets pour les époux.

GASPARD. Plaît-il? Un amoureux... ce n'est que ça?

CHRISTIAN, *bas, à Gaspard, qui l'a pris au collet.* Oui, je vous en conjure... empêchez-le de lire ces tablettes.

GASPARD. C'est juste... Ne lis donc pas ça, Benjamin.

BENJAMIN. Si fait... Tiens-le bien, Gaspard..... Fichtre! ce n'est pas pour ma femme qu'il venait ici.

GASPARD. Pour qui donc?... Je suis célibataire.

BENJAMIN. Le plan de la forteresse, des chiffres!

GASPARD. Ah bah! va toujours, je ne le lâche pas... et j'ai la poigne solide... On m'appelait casse-tout à bord de l'Invincible.

BENJAMIN. Et puis... deux ou trois lignes, un baragouin que je ne peux pas comprendre.

GASPARD. Donne donc! Excusez! ça ressemble à du Goddam...

Jacques et Marguerite rentrent en scène par la droite.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JACQUES, MARGUERITE.

JACQUES. Pourquoi tout ce bruit? et que se passe-t-il? Quel est cet homme?

GASPARD. Un traître, un espion...

MARGUERITE *et* JACQUES. Un espion?

MARGUERITE. Lui!

GASPARD. Qui sait? peut-être un affidé de Christian le pirate... Voyez, voyez plutôt, capitaine. (*A Christian.*) Ne bouge pas ou je t'extermine.

JACQUES. Qu'ai-je lu? un complot infernal contre la sûreté de la ville... Tu dois être Christian lui-même.

CHRISTIAN. Eh bien... eh bien, oui, c'est moi...

TOUS. Christian!

CHRISTIAN. Je puis me nommer : j'ai perdu la partie.

BENJAMIN. Christian! de quel danger je viens de sauver mon pays... et ma femme!

JACQUES, *à Christian.* Tes complices...

CHRISTIAN. Je n'en ai pas... ou du moins, je vous défie de les atteindre... Au lieu de m'interroger, tâchez de défaire ce que j'ai déjà fait, si c'est possible.

JACQUES. Comment?

CHRISTIAN. Par suite de faux avis que j'ai fait répandre dans la ville depuis quelques jours, le fort est à cette heure à peu près désarmé. La flotte française est allée bien loin de vos côtes à la rencontre de l'escadre ennemie.

JACQUES. En effet, j'ai blâmé cette mesure; mais je n'avais pas le droit de m'y opposer... on a repoussé mes conseils.

CHRISTIAN. Et ces ennemis qu'on va chercher si loin ne sont pas à deux milles de Dunkerque.

GASPARD. C'est vrai, capitaine, je venais vous l'annoncer, quand j'ai surpris ici ce gredin-là qui couchait en joue Benjamin...

CHRISTIAN. Et à cette heure, une de vos frégates, traquée, poursuivie, battue par eux, vient de se réfugier dans le port.

GASPARD. C'est encore vrai... Et déjà les Anglais courent des bordées, le long de nos côtes comme pour nous narguer et se réjouir d'avance de leur victoire.

JACQUES. Les Anglais! on les recevra bien. Ah! j'ai été condamné au repos, à l'inaction!... Mais le vieux marin sent la poudre, et il se réveille.

GASPARD. A la bonne heure, donc, il y aura du grabuge... ça fait mon affaire, sacrédieu!... Excuse, madame.

JACQUES. Le nom du commandant de notre frégate?

GASPARD. J'en ignore...

CHRISTIAN. Je le connais, moi... le capitaine Dubreuil.

TOUS. Dubreuil!

Mouvement d'effroi de Marguerite.

BENJAMIN. Mon commandant!

MARGUERITE. Je vais le revoir... O mon Dieu!

JACQUES, *montrant Christian.* Qu'on tienne cet homme au secret. Je vous le confie à tous les deux.

GASPARD. Soyez tranquille... J'en fais mon affaire.

BENJAMIN. Et moi donc!

CHRISTIAN, *à part.* J'ai de l'or : je parviendrai peut-être à m'évader.

JACQUES. Toi, Marguerite, reçois nos invités à ma place... Je reviens! mais d'abord, il faut déjouer et renverser les complots de ce traître. Cependant, Gaspard, pas un mot encore de cette arrestation.

GASPARD. Je suis muet.

BENJAMIN. Et moi aussi.

JACQUES. Et que rien ne soit changé à la fête que j'ai commandée pour vous tous à l'auberge de la marine.

GASPARD. Oui, capitaine; avant la bataille, ribotte complète à l'auberge! ce soir..... comme disait un maréchal de France aux

Thermopyles, ce soir nous souperons peut-être chez le Père Éternel.

Sortis de Jacques, puis de Gaspard et Christian emmenant Christian.

SCÈNE XI.

MARGUERITE, *seule*.

Qu'éprouvé-je donc? que se passe-t-il en moi? pourquoi ma faute et toutes mes misères sont-elles aujourd'hui plus que jamais présentes à ma pensée?... Oui, tout me les rappelle, tout; l'agitation de Jacques au souvenir de ce qui s'est passé il y a deux ans, de cet affreux transport de jalousie que nous ne sommes parvenus à apaiser qu'en employant une ruse infernale... puis, le retour de Dubreuil, Dubreuil... je ne lui ai dit alors que la moitié de mon secret; il va m'interroger encore... puis enfin, jusqu'à l'arrestation de ce jeune homme... Ah! mon Dieu! mon Dieu! que me faut-il attendre? quels nouveaux malheurs nous menacent dans cette journée que Paul avait rêvée si heureuse?...

SCÈNE XII.

MARGUERITE, PAUL, AMÉLIE, *puis* LES INVITÉS.

PAUL, *entrant le premier, à gauche*. Venez, venez, ma chère Amélie. (*Entre Amélie Verdier; c'est la jeune fille qu'on a vue à la fin du premier acte. Marguerite tressaille à la voix de son fils, puis va tendre la main à sa fiancée. Au même moment entrent en scène, dans les jardins, des Officiers de marine, des dames et autres invités. Musique en sourdine. Paul regardant autour de lui.*) Eh bien! mon père... où est-il donc?

MARGUERITE. Dans un instant tu vas le revoir, Paul.

AMÉLIE, *s'inclinant devant elle*. Madame...

MARGUERITE. Vous ne m'embrassez pas, Amélie? ne suis-je pas déjà pour vous une amie, une mère?

AMÉLIE, *l'embrassant*. Une mère!... la tendresse de la mienne a manqué à ma jeunesse... vous la remplacerez pour moi.

PAUL. Quel bonheur! quelle joie, mon Amélie!... dans un instant je serai votre époux. Tous mes compagnons d'armes assisteront à notre mariage. Tenez, les voyez-vous?

Les invités sont entrés dans le salon. Paul va au-devant d'eux, serre la main aux hommes et salue les dames.

MARGUERITE, *prenant la main d'Amélie, et la conduisant aux invités*. Soyez les bien venus, messieurs; et souffrez qu'en l'absence de mon mari, je vous présente mademoiselle Amélie Verdier, qui va devenir la femme de mon fils. (*Les invités saluent. Le Notaire est entré par la droite.*) Monsieur le notaire, veuillez vous asseoir; vous avez pris à l'instant même de nouvelles notes pour la rédaction du contrat, et tout est prêt, vous n'aurez plus tout à l'heure qu'à nous en faire la lecture, pour que nos amis veuillent bien signer avec nous.

Le notaire fait un geste affirmatif.

PAUL. Enfin, voici mon père!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES. Ah! il paraît que j'arrive le dernier; je suis forcé de demander grâce... Une affaire importante, qui exige de notre part, messieurs, la plus active surveillance, qui m'a fait même trembler un instant pour toi, mon pauvre Paul... Oui, j'ai craint de me voir forcé de différer ton mariage.

En disant ces mots, il a été prendre le contrat des mains du notaire et le regarda machinalement.

PAUL. Le différer! comment? et que voulez-vous dire?

JACQUES. Oh! n'aie pas de peur... Je n'y suis pas résolu; et en me priant beaucoup... toi et ta jolie future...

Il cherche des yeux autour de lui.

PAUL. La voici, mon père!

Il lui amène Amélie, qui le salue avec respect.

JACQUES, *à Amélie, la prenant par les deux mains, et la regardant attentivement*. Je vais donc enfin la connaître!

PAUL, *souriant*. Oui. Voyez si mes éloges n'ont pas été encore bien au-dessous de la réalité!

JACQUES. O ciel!

Il paraît frappé de surprise et de colère en reconnaissant la jeune fille. Il s'éloigne d'elle en la regardant toujours.

PAUL. Qu'avez-vous, mon père? qu'avez-vous donc?

AMÉLIE, *à elle-même*. Comme il me regarde!

MARGUERITE. Que signifie?

JACQUES. Ce que j'ai... ce que j'ai... c'est que... (*A lui-même.*) Oh! oui, ces traits qui sont gravés là, que je n'oublierai de ma vie! Ce n'est pas une erreur.... c'est elle, c'est bien elle!...

PAUL. Eh bien, mon père!...

JACQUES. Eh bien! (*Avec force en se retournant vers les invités.*) Je vous ai parlé de circonstances impérieuses qui pouvaient

empêcher, pour un temps du moins, l'exécution de nos projets de famille : le mariage de mon fils est ajourné.

TOUS. Ajourné!

PAUL. Mon père!

JACQUES, *bas, en lui serrant expressivement la main*. Ou plutôt impossible... à jamais impossible!

PAUL, *bas aussi*. Mais... il se fera pourtant, je vous le jure!

JACQUES. Il ne se fera pas!... à moins que vous ne prétendiez fouler aux pieds l'autorité de votre père.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD, *accourant*. Grande nouvelle, capitaine, grande nouvelle...

JACQUES. Va-t'en au diable!

GASPARD. Tout à l'heure, capitaine; mais le commandant du vaisseau de guerre qui vient de s'abriter dans le port, vous savez bien, il est là... c'est le capitaine Dubreuil...

TOUS, *répétant avec une inflexion de voix différente*. Dubreuil!

JACQUES. Oh! qu'il entre, qu'il entre!

AMÉLIE. Le capitaine Dubreuil!

JACQUES. Vous le connaissez, n'est-il pas vrai, mademoiselle?

MARGUERITE, *à elle-même, comme frappée d'un souvenir*. Ah! grand Dieu, se pourrait-il?...

Entrée de Dubreuil au fond. Tout le monde s'incline. Jacques va vivement au-devant de lui.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUBREUIL.

JACQUES, *prenant la main de Dubreuil et le conduisant à Amélie*. Venez, venez, capitaine, et regardez cette jeune fille!

DUBREUIL. Amélie!

JACQUES. J'en étais sûr! (*Prenant Paul par la main, et l'amenant sur le devant de la scène*). Paul, on s'est joué de toi; on t'a trompé... la jeune fille que tu allais appeler ta femme était, il y a deux ans, la maîtresse de Dubreuil!

PAUL. Sa maîtresse!

JACQUES. Et maintenant, tu vois bien que ce mariage est impossible!

Il déchire le contrat.

Ce mouvement est vu seulement de Marguerite, Amélie, Paul et Dubreuil. Les autres personnages redescendent la scène pour prendre part à l'action lorsque la toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

L'Auberge de la Marine.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, BENJAMIN, MANON, MATELOTS. *Les Matelots et Gaspard sont assis à table et boivent. Benjamin et Manon, assis chacun à une extrémité du théâtre, ont l'air de se bouder.*

CHOEUR DE MATELOTS ET DE GASPARD.

Air nouveau de Béancourt.

Sur le plancher des vaches
Que ferait un marin
S'il n'avait du bon vin
Pour tremper ses moustaches?
De ce jus divin,
A défaut de gloire,
Amis, il faut boire
Du matin au soir, et du soir au matin.
Voilà le refrain
Du brave marin.

A la fin du chœur ils se lèvent et descendent tous, les uns du côté de Manon, les autres du côté de Benjamin.

GASPARD, *à Benjamin et à Manon*. Eh ben, mes amis, qu'est-ce que c'est que cette mine-là?... vous v'là tous deux gais comme des pingouins... est-ce que nous ne vognons plus de concert dans le ménage?

BENJAMIN. Tiens, Gaspard, ne me parle pas de ménage, de mariage, et de...

GASPARD. De quoi?

BENJAMIN. Suffit! je ne prononcerai pas la troisième rime par respect pour moi-même... mais si je connaissais celui qui a inventé les femmes et la municipalité, cré coquin, il passerait un mauvais quart d'heure.

MANON. Voyez-vous ça!... Eh bien, moi, si je serais conseil de guerre, je condamnerais tous les jaloux à prendre un bain de mer sous la quille du vaisseau-amiral, pour leurs y rafraîchir les idées.

GASPARD. Diable, ma fille, comme t'y vas!... à ce compte-là, faudrait donner la cale à tous les maris; ça ferait un peu de besogne pour les célibataires. Je réclame...

TOUS. Nous réclamons...

MANON. Bah! il ne manquerait pas de femmes pour vous y aider.

BENJAMIN. Oui, oui; je sais que tu voudrais me voir aussi bien pendu que ta langue... (*A part.*) Mais il y a quelqu'un qui le sera probablement avant moi, et je veux te ménager le plaisir de la surprise.

GASPARD. Allons! allons! tout ça c'est des farces sans conséquence.

MANON. Pourquoi qu'il me bougonne toujours?...

BENJAMIN. Pourquoi qu'elle fait des agaceries à tout le monde?... moi, ça m'agace.

GASPARD. Bah! c'est jeune; faut ben qu'elle batifolle un brin.

BENJAMIN. Elle ne doit batifoler qu'avec moi.

GASPARD. Égoïste. (*Ils rient tous... Gaspard continue.*) Allons, sacredié, la paix!... nous ne sommes pas ici pour nous disputer... Le mariage du lieutenant est retardé pour des raisons de famille qui ne sont pas venues à ma connaissance... mais le capitaine m'a dit encore de ne pas décommander la fête de la marine... d'autant plus qu'on se battra peut-être demain... ou ce soir.

TOUS. On se battra?

GASPARD. Oui, les enfants; il va y avoir une pluie de dragées et de prunes que le diable en sautera de joie dans la grande cuve. En attendant le branlebas, l'abordage et tout l'tremblement, faut rire, boire et conter des blagues de marine.

TOUS. Ça va! ça va! La noce! la noce!

GASPARD. Et d'abord... (*A Benjamin.*) Ta main, camarade.

BENJAMIN. La v'là.

GASPARD. Bien. Manon... donne-moi la tienne... Allons, mes pigeons, embrassons-nous, et qu'ça finisse.

BENJAMIN. Ça va-t-il?

MANON. Ça va.

TOUS. Vivat!

GASPARD. Et maintenant, en avant les histoires du gaillard d'arrière; chacun la sienne, et la plus bête est la plus meilleure.

BENJAMIN. La plus bête... alors je commence.

GASPARD. Toi, un gringalet qui n'a pas deux ans de mer!

BENJAMIN. Deux ans de mer! j'en avais déjà neuf mois avant que de venir au monde. (*Éclats de rire.*) Silence dans les rangs!

TOUS. Silence; écoutons.

Air nouveau de Béancourt.

Un beau jour j'ai quitté Saint-Pol
Avec le patron Cabassol.
Il avait fait l'voyag' de Chine
Pour troquer les produits du sol
Contre du sirop de sardine,
Et ramenait son brick lesté
D'un chargement complet de thé.

Le vaisseau en était plein, de bon thé; mais le patron en était totalement dépourvu... à preuve qu'un jour, pour avoir mal bourré sa pipe, il eut la platitude de m'abandonner dans le royaume des canards sauvages... où j'arrivai juste au moment d'une exécution capitale. Trois jeunes canes, issues des premières familles du pays, venaient d'avoir le cou retranché pour avoir dansé le cancan dans un bal au profit des oies malheureuses. Je crevais de faim... je demandai les restes des victimes dont on foulait les corps aux pieds... et j'obtins trois cous de canes... pour mon souper... Cric.

TOUS. Crac!

CHOEUR DE MATELOTS.

Oh! oh! oh! oh!
Bravo! bravo!
La bonne histoire!
Il faut y croire,
Ou boire de l'eau!
Oh! oh! oh! oh!
Bravo! bravo!
La belle histoire!
Versez à boire
Au matelot.

On boit et l'on danse pendant le refrain.

GASPARD. Il m'est arrivé plus fort que ça, à moi qui vous parle.

TOUS. Écoutons! écoutons!

GASPARD.

Air du précédent couplet.

Étant dans le port de Toulon,
Je m'embarquai sur le Pluton.
C'était un beau vaisseau de ligne,
Qui dans les mers fit le plongeon;
Mais je nageais comme un vrai cygne,
Si bien que j'abordai z'un soir
Dans le pays de Vas-y-voir.

Vas-y-voir, mes enfants, est une île géante où l'on rencontre des hommes qui touchent à la lune. Les petits pois y sont de la grosseur d'un boulet de quatre, et les cornichons de la taille d'un tambour-major, plumet compris. J'étais si fatigué que je me couchai dans une écaille d'huître, où je m'endormis profondément; quand je me réveillai, j'étais dans l'intérieur d'un naturel du pays, qui m'avait avalé par mégarde... sans me mâcher, heureusement. J'y passai trois mois et demi, au bout desquels le géant me rendit à la lumière dans un moment d'indigestion. Près de moi, sur le rivage, se trouvait un noyau de cerise abandonné: j'en fis une chaloupe, et je revins en France!... Cric!

TOUS. Crac!

CHOEUR.

Oh! oh! etc.

On boit et l'on danse pendant ce refrain.

Paul entre par le fond, pâle et dans la plus grande agitation. Il donne la main à sa mère.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAUL, MARGUERITE.

TOUS. Monsieur Paul!... le lieutenant!

MANON. Et madame Jacques!

PAUL. Je me serais gardé de venir troubler vos plaisirs, s'il ne s'était agi que de la rupture de mon mariage et de la perte de tout mon bonheur.

TOUS. Comment!

GASPARD. Qu'est-ce que vous dites donc là, mon lieutenant? votre mariage rompu!

PAUL. Sans retour... mon père en a fait le serment.

MANON. Pauvre jeune homme!

PAUL. Mais il y a un autre motif pour que la fête soit suspendue. Aujourd'hui même, après le combat, et quelle qu'en soit l'issue, un conseil de guerre doit se rassembler pour juger un espion.

TOUS. Un espion!...

BENJAMIN, *bas, à Manon.* Connu!... le colporteur.

MANON. Plaît-il? le colporteur?...

BENJAMIN. C'est moi qui ai mis la main dessus; je lui devais bien ça, n'est-ce pas?

MANON, *à part.* Arrêté... un conseil de guerre... Ah! mon Dieu! je ne pensais plus à lui! et v'là que ça me reprend à c't'heure.

BENJAMIN. Vous dites, Manon?

MANON. Rien.

PAUL. Gaspard, et toi, Benjamin, vous faites partie du conseil comme sous-officiers. Allez, allez, mes amis.

Sortie des matelots et de Manon.

SCÈNE III.

PAUL, MARGUERITE.

MARGUERITE. Je t'ai suivi, Paul... je n'ai pas voulu dans ce moment cruel t'abandonner à toi-même... Que viens-tu faire ici?

PAUL. Eh! le sais-je, ma mère? Le bruit de cette fête... les cris joyeux de ces matelots qui ajoutaient encore à mon désespoir et me brisaient le cœur, m'ont attiré de ce côté. Mais c'est elle surtout, c'est elle que je cherchais et que je voulais revoir; qu'est-elle devenue depuis l'instant où, si cruellement outragée devant tous, elle a quitté votre maison?... Oh! voyez-vous, ma mère, il y a là, j'en suis sûr, une affreuse calomnie, dont l'auteur se découvrira sans doute, et devant laquelle tout mon cœur se soulève d'indignation; mais quand ils me diraient tous qu'elle est coupable, je refuserais encore de les croire.

Il va s'asseoir d'un air désespéré.

MARGUERITE, *à part.* Et moi, je crains de trop comprendre la vérité.

Amélie paraît au fond sur le seuil de la porte avec une femme de l'auberge à qui elle donne des ordres.

SCENE IV.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, *à la servante d'auberge.* Préparez-moi une chambre, et prévenez-moi dès que le capitaine Dubreuil sera de retour. (*La servante sort par la droite; Amélie descend le théâtre, et aperçoit Paul et sa mère. Elle pousse un cri en les reconnaissant.*) Ah! monsieur Paul!

PAUL, *vivement.* Oh! n'est-ce pas, Amélie, n'est-ce pas que j'ai raison de vous garder toute ma confiance et tout mon amour?

AMÉLIE. Écoutez, monsieur Paul, et vous aussi, madame... car, je le vois, vous ne partagez pas contre moi la colère de monsieur Jacques... J'ignore ce qu'il vous a dit après avoir déclaré que ce mariage était impossible... car alors je n'avais pas même la force d'implorer votre secours. Mais quand je revins à moi, je retrouvai tout à la fois le souvenir et le sentiment de mon injure. Je me souvins qu'il y avait au monde quelqu'un qui devait demander pour moi justice et réparation; et, quand je suis venue dans cette auberge, c'était lui que je cherchais avec confiance... lui, mon protecteur, le capitaine Dubreuil.

MARGUERITE. Dubreuil!

PAUL. Mais c'est lui que mon père accuse avec vous... c'est son nom qu'il mêlait au vôtre.

AMÉLIE. Que dites-vous? son nom et le mien! se pourrait-il?... Oh! oui, c'est cela; c'est cela sans doute... il y a deux ans, à Saint-Valery. Paul, nous pouvons encore être heureux.

PAUL. Parlez.

MARGUERITE. Deux ans!... à Saint-Valery.

AMÉLIE. C'est là, madame, et à cette époque que M. Dubreuil, le plus dévoué, le plus ancien ami de ma famille a sauvé les jours de mon père.

TOUS DEUX. Comment?

AMÉLIE. Oui, mon père impliqué dans une conspiration contre l'empereur, et que tous ses amis abandonnaient dans son infortune. M. Dubreuil seul parvint à l'arracher à la mort, à obtenir la grâce d'un malheureux vieillard; lorsque j'allais tomber à ses pieds pour lui en témoigner ma reconnaissance: Amélie, me dit-il, gardez vos remercîments et vos bénédictions! car c'est peut-être moi qui vous remercierai et vous bénirai tout à l'heure... je viens vous demander un grand

service. Demander, m'écriai-je, quand vous avez le droit d'ordonner! Il m'expliqua ce qu'il attendait de moi, et, vous l'avouerai-je, madame? j'hésitai à accomplir l'action qu'il me demandait.

PAUL. Achevez!

MARGUERITE, *à part*. O ciel! je ne m'étais pas trompée, c'est elle.

AMÉLIE. Il s'agissait de sauver l'honneur, la vie peut-être à une femme compromise par lui... et dont on devait suivre, surveiller avec attention, avec jalousie, tous les pas... toutes les actions... Il me supplia de me rendre chez lui, à une heure qu'il m'indiqua, vêtue d'un costume semblable à celui de cette femme, et moi, forte de ma confiance, je me résignai à faire cette démarche imprudente... c'était le sauveur de mon père; mais lorsqu'en sortant de chez lui je trouvai rassemblés devant sa demeure les marins de son équipage, qui allaient s'embarquer avec lui... il me sembla que tous ces regards étaient attachés sur moi... que tout ce monde était là pour me surprendre, et je m'enfuis éperdue, désespérée... C'est un de ces hommes sans doute, un de ces marins qui m'a reconnue, et qui aura tout appris à votre père... De là cette fatale méprise et la rupture de notre mariage... je vous jure, Paul, et vous aussi, madame, je vous jure que j'ai dit la vérité.

MARGUERITE, *à part*. Pauvre enfant! c'est pour moi qu'elle s'est perdue.

On a vu pendant la fin de cette scène le fond du théâtre près du rivage se garnir d'officiers de marine et de matelots.

PAUL. Mais grâce au ciel, tout peut facilement se réparer... le motif de cette erreur est si simple, qu'un mot d'explication à mon père suffira pour vous justifier. (*Se retournant vers le fond.*) Mon père... je le vois... il est là... sur le rivage.

MARGUERITE. Grand Dieu!

PAUL. Occupé à donner ses ordres... Je vais le joindre, je vais tout lui dire, Amélie, et bientôt il vous rendra justice.

MARGUERITE, Paul... mon fils... que vas-tu faire?

PAUL. Vous m'arrêtez, et pourquoi? ne faut-il pas qu'il sache...

MARGUERITE. Oui... oui... il le faut... mais ce secret, c'est moi, moi seule qui dois... qui veux le lui apprendre.

AMÉLIE. Vous? oh! je vous remercie, madame... vous m'avez conservé toute votre tendresse... et c'est vous qui défendrez votre fille...

MARGUERITE. Oui... ma fille... je dirai tout... (*A tous deux en leur serrant la main.*) Laissez-moi!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, *prêt à entrer dans l'auberge, et congédiant quelques Marins restés auprès de lui.*) Entendez-vous, camarades, chacun à son poste, et au premier signal...

Mouvement des trois personnes en scène.

MARGUERITE, *à part*. Ah! c'est lui!... mon sang se glace, et mes genoux fléchissent.

JACQUES, *de même*. Tous trois ensemble! malgré ma volonté!

Pendant cette fin de scène, des garçons d'auberge sont venus desservir des tables occupées au lever du rideau par les matelots; la femme à qui Amélia s'est adressée en arrivant à l'auberge rentre en scène et indique à la jeune fille la chambre qu'elle lui a préparée; Amélie, après s'être inclinée devant Jacques et avoir fait à Marguerite un geste de reconnaissance, sort par la droite, conduite par cette femme; Paul fait un geste suppliant à son père, semble lui indiquer que sa mère s à lui parler, et il sort par le fond.

MARGUERITE, *à part, pendant ces deux sorties*. Cet aveu, c'est mon arrêt de mort, mais je l'ai promis... et je ne puis sans détruire leur bonheur à tous les deux, je ne puis manquer à ma parole.

SCÈNE VI.

JACQUES, MARGUERITE.

JACQUES. Paul me supplie de vous écouter, Marguerite. Qu'avez-vous à me dire? Que vous êtes parvenue à détruire toutes ses illusions, n'est-ce pas? et qu'à l'instant où je viens de le voir près de vous et... de cette jeune fille... il lui disait adieu pour toujours.

MARGUERITE. Jacques... vous êtes noble et bon; vous aurez pitié peut-être d'une pauvre femme plus malheureuse encore qu'elle ne fut coupable.

JACQUES. Comment! c'est toi, Marguerite, toi qui vas prendre sa défense?

MARGUERITE. Monsieur...

JACQUES. La défense d'Amélie Verdier.

MARGUERITE. D'Amélie.

JACQUES. Je comprends... pauvre mère, tu n'as pas eu le courage de résister aux prières, aux larmes de ton fils... et, pour lui épargner une douleur d'un instant, tu laisserais accomplir le malheur de toute sa vie.

MARGUERITE. Son malheur! ah! c'est là ce que je veux conjurer, au contraire... Oui, c'est la pensée de son malheur qui me presse, qui me jette à vos pieds.

JACQUES, *la relevant*. A mes pieds... y

Songes-tu, Marguerite?... Et c'est pour elle que tu viens m'implorer à genoux?...

MARGUERITE. Oui, je dois la défendre... Par grâce, écoutez-moi, monsieur : Amélie...

JACQUES. Tais-toi! femme, tais-toi!... ne prononce plus ce nom devant moi... Nous ne lui avons demandé pour la chérir comme notre fille ni un nom, ni une fortune... et en échange de tant de confiance, elle apportait à son époux l'infamie et le déshonneur... Ce n'est pas une faute, cela, c'est un crime, un crime indigne de pardon...

MARGUERITE. Ainsi vous refuseriez toute pitié, même au repentir, même aux remords?

JACQUES. Les remords, le repentir... Eh! que servirait-il, dis-moi, de pleurer et de demander grâce quand, après avoir déshonoré l'époux, cette femme verrait encore sa honte rejaillir sur la tête de ses enfants? ..

MARGUERITE. Ses enfants... ô ciel!

JACQUES. Oui, Marguerite, quand l'époux outragé a fait justice de celle qui l'a trompé, il lui reste du moins à lui une consolation dans sa misère!... Un homme n'est jamais complétement malheureux, tant qu'il lui reste un fils... Eh bien, dis, Marguerite, si cet enfant n'est pas le sien, si c'est le fruit de l'adultère, le fils d'un étranger que cette femme a jeté dans la maison, dans les bras de son époux, dis, que veux-tu qu'il fasse, que veux-tu qu'il devienne cet homme?

MARGUERITE, *accablée, à part.* Ah! je me sens mourir.

Dubreuil paraît au fond du théâtre.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUBREUIL.

JACQUES, *l'apercevant.* Dubreuil! Venez, monsieur, venez, car vous pouvez, vous devez entendre aussi, vous, ce que je disais à madame...

DUBREUIL. Moi!

JACQUES. Toute prière, toute supplication, en faveur de mademoiselle Verdier serait inutile...

DUBREUIL. Mais je vous atteste, je vous jure qu'elle n'est pas coupable.

JACQUES. Vous le jurez... En effet, il y a au monde un homme, un seul aux yeux de qui elle peut ne pas l'être, et cet homme, c'est vous, monsieur, vous qui l'avez perdue; vous seul pouvez lui rendre l'honneur à la face de tous. Dans cet instant, votre équipage, auquel viennent de se joindre tous les marins de la ville, est occupé à remettre à flot votre frégate, à réparer le mal que nous a fait la perfidie de nos ennemis. Aujourd'hui un combat où vous donnerez l'exemple du courage; aujourd'hui aussi doit se rassembler un tribunal où vous serez appelé à juger et à punir une trahison... Eh bien, monsieur, ce n'est pas assez de remplir ses devoirs envers son pays, il faut être juste et sévère envers soi-même comme on l'est envers les autres. C'est une trahison aussi, trahison indigne d'un homme de cœur, que de perdre une pauvre jeune fille, et de ne pas réparer ses torts envers elle. Me comprenez-vous? La voici, je vous laisse ensemble... Vous, venez, Marguerite.

Amélie a reparu à droite. Marguerite sort éplorée et baissant les yeux. Jacques regarde sévèrement Dubreuil en lui montrant Amélie, sur laquelle il évite de jeter un regard, puis il sort. Dubreuil reste consterné.

SCÈNE VIII.

DUBREUIL, AMÉLIE.

AMÉLIE, *après un silence.* Elle s'éloigne sans m'adresser une parole... elle semble même éviter mes regards... N'a-t-elle pas tenu sa promesse? n'a-t-elle pas dit à son époux...

DUBREUIL. Rien.

AMÉLIE. Mais vous allez le lui dire, vous.

DUBREUIL. Impossible.

AMÉLIE. Impossible!

DUBREUIL. Un secret affreux, une fatalité dont rien ne peut vous affranchir, pèse sur vous et sur moi... je ne puis vous justifier... je ne puis dire quelle était cette femme dont vous avez pris la place; je ne puis pas même avouer que vous avez pris la place d'une autre.

AMÉLIE. Ainsi, pour sauver l'honneur de cette femme, vous me déshonorez, moi!

DUBREUIL. Amélie!

AMÉLIE. Oh! je vous en conjure; vous que je regardais tout à l'heure encore comme mon seul ami, mon unique protecteur, prenez pitié de moi, de ma douleur, de l'ignominie dont je suis injustement accablée!... Enfin, soyez pour moi noble et généreux comme vous l'êtes pour tous, comme vous l'avez été pour mon père...

DUBREUIL. Votre père!

AMÉLIE. Après l'avoir sauvé, lui, voudriez-vous donc perdre sa fille?

DUBREUIL. Amélie, c'est aussi le souvenir de votre père que j'invoquerai... ce serment solennel que vous lui avez fait à son lit de mort..

AMÉLIE. Je ne l'ai pas oublié, monsieur, j'ai promis de vous obéir toujours comme à lui-même.

DUBREUIL. Ne nous a-t-il pas dit aussi quel était son dernier désir, sa dernière volonté?...

AMÉLIE. Oui, je me le rappelle... que je fusse un jour la femme de celui qui lui avait sauvé la vie... mais depuis longtemps vous m'aviez dégagée de cette parole...

DUBREUIL. Aujourd'hui, au nom de ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, je vous supplie de la tenir...

AMÉLIE. Que dites-vous ?

DUBREUIL. Si vous me refusez, il n'est plus pour moi aucun moyen d'empêcher le malheur de ceux même que vous aimez... le malheur éternel de Paul, de sa mère.

AMÉLIE, *le regardant avec effroi.* Ah ! qu'avez-vous dit ? et que faut-il que je croie ?

DUBREUIL. Amélie, les instants sont précieux. Parlez... serez-vous généreuse et dévouée jusqu'à la fin ?

AMÉLIE. De sa mère !... ô mon Dieu ! mon Dieu !... le voilà donc enfin dévoilé pour moi !... ce mystère terrible... et pour moi, ce sont toutes mes espérances perdues... c'est l'amour de Paul auquel il faut que je renonce... c'est ma vie, ma vie tout entière. Oh ! mais j'obéirai, monsieur, j'en aurai le courage... le malheur éternel de Paul, de sa mère. J'obéirai.

Elle prend une plume et écrit à la hâte quelques mots.

DUBREUIL. Que faites-vous, mademoiselle ?

AMÉLIE. J'écris à M. Jacques que je renonce pour jamais à la main de son fils... que vous seul devez être mon époux... et... qu'aujourd'hui même on célébrera ce mariage.

DUBREUIL. Oh ! merci, noble enfant, merci !

AMÉLIE. Adieu, monsieur, adieu... Le capitaine Jacques recevra cette lettre à l'instant... Vous l'avez voulu : diposez de moi.

Elle rentre à droite.

DUBREUIL. Pauvre Amélie... si noble et si résignée !... mais du moins, après lui avoir imposé cet hymen... je saurai bien avancer le terme de son malheur...

Marguerite paraît sur le seuil de la porte.

SCÈNE IX.

DUBREUIL, MARGUERITE.

DUBREUIL. Marguerite !

MARGUERITE. Monsieur Dubreuil !

DUBREUIL. Encore une fois, vous êtes sauvée, madame, sauvée par cette jeune fille, et vous ne serez pas déshonorée aux yeux de votre fils.

MARGUERITE. Comment ?

DUBREUIL. Mais d'abord... par pitié, par grâce, satisfaites enfin mon impatience. Il y a deux ans, dans cette fatale entrevue, un mot de vous qui n'est pas un instant sorti de ma mémoire, notre fils, avez-vous dit, notre fils existe encore peut-être... lui dont pendant si longtemps j'avais pleuré la perte... Expliquez-vous... s'il existe, où est-il ?... et comment parviendrai-je jamais à le rejoindre ? Enfin, madame, enfin, que s'est-il donc passé à Tourville le 12 septembre 1795 ?

MARGUERITE. Eh bien, ce jour-là, un parti d'Anglais commandé par le célèbre pirate William Nikelson avait débarqué sur la côte, mis le feu au village, massacré les habitants, et la pauvre paysanne gardienne de mes fils était au nombre des victimes.

DUBREUIL. Et les deux enfants ?

MARGUERITE. Un seul avait été sauvé par le frère de cette malheureuse femme.

DUBREUIL. Un seul !

MARGUERITE. Elle était morte en me gardant trop fidèlement mon secret : car son frère lui-même ne put me répondre quand je l'interrogeai... Il ne savait rien ! il ne comprenait rien. Un seul de mes fils, mais lequel ? lequel ? ce doute, impossible de jamais l'éclaircir !

DUBREUIL. Impossible !... Eh quoi ! aucun indice !...

MARGUERITE. Ceux que j'avais laissés à mon départ avaient disparu... Les bijoux avaient été volés sans doute, un des enfants égorgé, et l'autre sauvé par ce paysan, qui ne put donner d'autres renseignements que celui-ci : C'est l'un des deux enfants élevés par ma sœur.

DUBREUIL. L'un des deux !

MARGUERITE. C'est alors que je vous annonçai la mort de votre fils, voulant ainsi éloigner à jamais de votre âme jusqu'au souvenir de notre funeste amour ; c'est alors aussi qu'éperdue, tremblante... je me demandai si je n'allais pas commettre envers Jacques une perfidie plus grande encore que la première... J'étais placée entre deux résolutions extrêmes qui l'une et l'autre me glaçaient d'épouvante... ou j'allais introduire dans sa maison le fils d'un étranger, ou c'était le sien que j'allais en bannir... Que vous dirai-je enfin ? J'étais mère... et je ne me sentais pas le courage de me séparer encore de mon enfant... le seul que le ciel m'eût conservé. Je revins avec lui auprès de mon époux : il grandit sous nos yeux, objet de notre amour, de notre idolâtrie... et du moins, j'avais vu mon fils heureux jusqu'à ce jour, ce jour où notre passé devait briser tout son avenir.

Paul rentre en scène, et marche vers Dubreuil en le regardant avec colère.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, *à Dubreuil.* Monsieur... monsieur... ce que je viens d'apprendre est-il vrai?...

MARGUERITE *et* DUBREUIL, *ensemble.* Paul!

DUBREUIL, *le regardant avec émotion.* Paul!... ô mon Dieu! c'est lui!... Tout mon cœur s'est ému.

PAUL. Vous, l'époux d'Amélie... Répondez, cela est-il vrai?... car j'hésite encore à croire même le témoignage de mes yeux, même ce billet d'Amélie que j'ai lu, et jusqu'à la parole de mon père.

DUBREUIL. Paul, je vous en supplie...

PAUL, *avec fureur.* Mais répondez donc!

MARGUERITE, *effrayée.* Mon fils!...

Jacques entre par le fond avec Gaspard.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JACQUES, GASPARD.

JACQUES, *une lettre à la main.* Capitaine Dubreuil, j'ai reçu la lettre de mademoiselle Amélie; c'est bien... et vous remplissez votre devoir.

PAUL, *à demi-voix.* Eh bien, répondrez-vous enfin?...

DUBREUIL, *très-ému et cherchant à se contenir.* Lieutenant Paul, rendez-vous à bord de la frégate, l'heure du combat approche, et... c'est là qu'est votre place.

PAUL. Je n'irai pas... non, je ne veux pas vous obéir.

Mouvement de tous les personnages.

JACQUES *et* MARGUERITE. Paul... mon fils!

GARPARD. Mon lieutenant... à quoi songez-vous donc?

DUBREUIL. Vous insultez votre chef.

PAUL. Mon chef? vous ne l'êtes plus! Ce serment d'obéissance que j'ai prêté entre vos mains, je l'abjure; cette épée qui m'a été confiée pour ne frapper qu'après vos ordres, je la brise. (*Il la brise et la jette aux pieds de Dubreuil.*) Je méprise votre volonté, comme je vous méprise vous-même...

DUBREUIL, *hors de lui et se précipitant sur Paul.* Malheureux!

Dans ce moment, d'une part, Amélie est rentrée par la droite en poussant un grand cri, et retient le bras de Paul prêt à frapper Dubreuil; d'une autre, Marguerite, qui s'est jetée entre Dubreuil et Paul, retient le bras de Dubreuil.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, AMÉLIE.

MARGUERITE, *s'écriant.* Arrêtez, arrêtez, Dubreuil! oubliez-vous...

DUBREUIL, *à part.* Qu'allais-je faire!

GASPARD, *à lui-même.* O mon Dieu! c'est un duel à mort... mais il ne dit rien lui! il courbe la tête! Qu'est-ce que ça signifie?

JACQUES, *de même.* Il supporte de cet enfant, à la voix de sa mère, un outrage qui ne se rachète qu'avec du sang... (*Regardant Amélie.*) Non, non, ce n'est pas là la maîtresse de Dubreuil. (*Il porte la main à son poignard; mais, dans ce moment on entend le bruit du canon; Jacques s'arrête en disant:*) Avant tout, je dois tout mon sang à la France (*Il parait faire un violent effort sur lui-même, s'approche de sa femme, et lui dit doucement en lui montrant Amélie:*) Marguerite, emmenez cette jeune fille! (*Sortie lente et inquiète des deux femmes. Jacques remettant à Paul sa propre épée qu'il a détachée de sa ceinture, lui dit:*) Paul, vous allez vous rendre à bord, et exécuter les ordres de votre capitaine!

PAUL. Mon père!...

JACQUES. Silence! obéissez! (*Paul s'incline devant Jacques et s'éloigne par le fond; au même instant des officiers de marine et des matelots entrent de tous côtés sur la scène. Bas à Dubreuil.*) Capitaine, personne que moi... car Gaspard est un autre moi-même, n'a été témoin de cette provocation du lieutenant envers son supérieur. Vous avez épargné ce jeune fou, et vous n'invoquerez pas contre lui la rigueur des lois maritimes... Je vous remercie de cet effort que vous avez fait sur vous-même... et pour vous en témoigner toute ma reconnaissaissance... (*Haut et regardant à la fois les marins et Dubreuil.*) Capitaine Dubreuil, je suis prêt à combattre sous vos ordres, comme le dernier des matelots... Oui, camarades, je vous demande une place dans vos rangs, pour marcher à l'abordage... Vous aurez aujourd'hui pour compagnon d'armes Jacques le Corsaire!

TOUS. Aux armes! aux armes!

JACQUES, *s'isolant de tous les autres personnages, en s'avançant sur le devant de la scène.*) O mon Dieu! pour la première fois de ma vie, je te demande de ne pas me laisser périr dans le combat... car je veux vivre encore, vivre pour la vengeance!

CRI GÉNÉRAL. Au combat! au combat!

Canonnade très-vive à l'extérieur. Sortie générale. La toile tombe.

ACTE QUATRIEME.

Le Conseil de guerre.

Une galerie tenant au logement de Jacques; on y arrive des deux côtés au fond, au second plan, par des portes dites en pan coupé; le milieu est fermé dans toute sa largeur par de grands rideaux qui ne doivent s'ouvrir que vers la fin de l'acte. Deux portes au premier plan, communiquant avec les appartements de Jacques. — Pendant l'introduction on entend encore le bruit du canon et de la fusillade, qui ne cesse qu'au lever de la toile.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBREUIL, GASPARD.

DUBREUIL, *rentrant avec désespoir, son épée à la main.* C'en est fait... tout m'accable à la fois. Homme dans mes affections, dans mes espérances; marin dans ma renommée, dans ma gloire... partout il faut que je succombe.

GASPARD. Patience, commandant, patience!... nous prendrons notre revanche. Mais aussi la partie était trop inégale... toute une flottille bien armée, bien équipée, en lutte avec une vieille frégate disloquée, incapable de tenir encore la mer pendant une heure... Voyez, mon capitaine... il ne se plaint pas... il ne se désespère pas, lui!

DUBREUIL. Jacques!... La défaite ne doit pas l'affliger autant que moi... ce n'est pas lui qui commandait.

GASPARD. Non... c'est vrai... ce n'est pas lui. (*A part.*) Et c'est peut-être pour ça que nous avons été battus. (*Haut.*) Il sautait de joie quand il a senti l'odeur de la poudre... et maintenant encore il conserve le même enthousiasme qu'il avait au milieu de la mitraille. C'est qu'il compte sur ce que je disais tout à l'heure : une revanche.

DUBREUIL, *à part.* Il ne soupçonne rien.

GASPARD. A présent il fait ses préparatifs en conséquence... Mais d'abord les ennemis auront entendu fusiller leur espion... il est trois heures et demie... à quatre heures, le conseil de guerre dont vous faites partie, commandant, et moi aussi...

DUBREUIL. Oui, je sais; mais... le lieutenant, qu'est-il devenu depuis le combat?

GASPARD. Le lieutenant Paul?... Il s'est battu comme un diable... et quand la frégate a coulé, il s'est jeté à la nage pour gagner la terre... vu que la chaloupe lui semblait apparemment un moyen de transport fastidieux et bon pour les invalides. Il est en ce moment dans sa chambre, en train de se procurer des vêtements un peu plus secs. Quant à moi, je vais faire l'inverse, et me repasser quelque chose de mouillé dans l'intérieur, que j'ai diablement desséché par l'exercice des pièces à feu. Au revoir, commandant

Il sort.

SCÈNE II.

DUBREUIL, *seul; puis* MARGUERITE.

DUBREUIL. Pour moi, de toutes parts, malheur et infamie. Quels que soient les projets auxquels s'arrête ma pensée, je n'ose entrevoir dans leur accomplissement que le malheur de tout ce qui m'entoure. (*Marguerite entre en scène. Il va au-devant d'elle.*) Ah! c'est vous, madame, vous témoin de mon outrage; vous qui seule, je l'espère, avez compris toute ma résignation à la subir... Plaignez-moi d'exister encore, Marguerite; plaignez-moi de n'être pas tombé sous une balle ennemie, plutôt que d'attendre une nouvelle insulte, peut-être une provocation nouvelle de celui... qu'il m'est impossible de combattre.

MARGUERITE. Oh! oui... impossible.

DUBREUIL. De celui que je désire et que je redoute à la fois d'appeler mon enfant.

MARGUERITE. Silence! ô ciel, silence! je crois l'entendre.

DUBREUIL. Paul!

MARGUERITE. Oui, c'est lui... Par grâce, monsieur...

DUBREUIL. Fuir, n'est-ce pas? fuir devant lui?

MARGUERITE. Il le faut.

DUBREUIL. Vous voyez bien que j'avais raison, Marguerite!... Souhaitez-moi de mourir!

Il sort par le fond.

SCÈNE III.

MARGUERITE, *puis* PAUL.

MARGUERITE, *seule.* Le voici... Comme il est agité... comme il souffre, lui aussi!

PAUL, *entrant à droite et se parlant à lui-même.* Gaspard m'a dit que je le trouverais dans ce salon. (*Apercevant Marguerite.*) Ah! ma mère...

Il cache sous son habit une paire de pistolets.

MARGUERITE. Qu'as-tu donc, Paul? on dirait que ma présence...

PAUL. Ma mère... et quel motif pouvez-vous me supposer ?

MARGUERITE. Quel motif?... Oh ! n'essaye pas de feindre, Paul... j'ai vu ces armes que tu cherches en vain à me cacher.

PAUL. Ces armes?... Tenez, ma mère, vous savez combien je vous honore, combien je vous aime... mais il y a des circonstances dans la vie où le fils le plus dévoué doit rester sourd aux paroles, au prières, aux pleurs même de sa mère... J'ai insulté un homme que je hais de toutes les forces de mon âme... cette insulte doit avoir une réparation que rien ne peut empêcher. Ou comme mon chef et au nom de la loi, il me demandera compte de son outrage, et alors vous n'aurez plus de fils... ou bien il consentira à oublier son grade pour se battre avec moi... ou sa vie ou la mienne... cette querelle ne peut avoir une autre issue.

MARGUERITE, *suppliante.* Paul !

PAUL. Adieu, adieu, ma mère.

Il va sortir.

AMÉLIE, *qui vient d'entrer en scène, très-pâle, mais l'œil fixe, et paraissant avoir pris une grande résolution.* Arrêtez, monsieur Paul !

PAUL *et* MARGUERITE, *ensemble.* Amélie !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, *à Paul.* Oui, Amélie qui vient vous dire, avec votre mère : Vous renoncerez, monsieur, à tout projet de haine et de vengeance ; vous ne vous battrez pas.

PAUL. Qu'entends-je?... Et vous aussi, mademoiselle ? tremblez-vous donc pour lui ? pour votre époux ?

AMÉLIE. Eh bien... eh bien... oui !..... pour mon époux !

PAUL. Mais vous ne comprenez donc pas que ce nom réveille toute ma fureur ?

AMÉLIE. Et cependant ce mariage doit s'accomplir... et vous ne devez pas, je le répète... vous ne pouvez pas vous battre avec lui... car ce duel, quel qu'en fût le résultat, pèserait sur toute ma vie comme un remords... car j'en serais la première, la seule cause, moi... qui suis coupable... moi qui vous ai menti jusqu'à ce jour... moi... la maîtresse de Dubreuil !

PAUL *et* MARGUERITE, *ensemble.* Sa maîtresse !

MARGUERITE, *à part.* Que dit-elle ? Ah ! je ne souffrirai pas...

AMÉLIE, *bas à Marguerite, en lui serrant la main.* Silence, madame !... par pitié pour lui, silence !

PAUL. Amélie... c'est un rêve, n'est-ce pas ? non... je n'avais pas ma raison lorsqu'il m'a semblé que vous vous accusiez vous-même... Oh ! dites, dites-moi que j'étais en délire !...

AMÉLIE, *baissant la tête.* Grâce, monsieur... pitié ! épargnez-moi vos reproches ! Vos mépris, je les ai mérités... mais ne m'en accablez pas !

PAUL. Oh ! c'est affreux ! Ainsi, dès le jour où je vous ai connue, où je vous ai aimée ; où, vous croyant la plus noble, la plus vertueuse des femmes, comme à mes yeux vous en étiez la plus belle, je vous ai donné mon cœur avec confiance, avec abandon ; dès ce jour-là vous m'avez trompé ?

AMÉLIE, *accablée.* Oui !

PAUL. Et quand, ivre de joie, de bonheur, je vins vous annoncer que mon père consentait à notre union... votre joie, égale à la mienne, vos tendres paroles, vos serments d'amour, tout cela n'était que mensonge et perfidie ?

AMÉLIE. Oui !

PAUL. Et ce matin, après ce moment terrible où mon père me défendit de songer à vous... quand je vous interrogeai... cette histoire prétendue d'une femme compromise par Dubreuil... cette substitution de costumes... ce noble et touchant sacrifice... tout cela n'était qu'une infâme... qu'une odieuse imposture ?

AMÉLIE. Oui !

PAUL, *la regardant avec horreur.* Ah ! Amélie ! Adieu, mademoiselle... Adieu pour toujours !

Il sort désespéré.

SCÈNE V.

MARGUERITE, AMÉLIE. *A la sortie de Paul, Amélie est tombée sans force sur un fauteuil. Marguerite, debout devant elle, n'ose ni la regarder ni lui parler.*

AMÉLIE, *sans voir Marguerite, et répétant les dernières paroles de Paul.* Adieu pour toujours ! C'est plus que de la haine, plus que du mépris... c'est de l'horreur que je lui inspire !...

MARGUERITE, *tombant à ses pieds.* Amélie !...

AMÉLIE. Que faites vous, madame ? A mes pieds... vous ?

MARGUERITE. Oui, à vos pieds... car, dans mon abjection, je n'ose élever mes regards jusqu'à vous.

AMÉLIE. Madame... vous êtes sa mère ! et

je l'aimais tant! je l'aime encore... mais pour lui épargner à jamais cette affreuse révélation, j'ai rempli mon devoir dans toute sa rigueur; je me suis résignée à perdre jusqu'à son estime, à lui, devant qui il m'est si affreux de paraître coupable, et qui pourtant n'apprendra jamais, je l'espère, que je ne l'étais pas... lui qui vient de me dire : Adieu pour toujours!...

MARGUERITE. Amélie! ange de dévonement!

AMÉLIE, *fondant en larmes.* Oh! madame... il n'est plus là maintenant... je puis pleurer. Oh! mais devant vous, seulement... devant vous... les autres ne soupçonneront rien... j'effacerai la trace de mes larmes... et puis, si je n'ai pas la force de sourire, si, malgré moi, la douleur reste empreinte sur mon front... qu'importe? ils attribueront cela à la honte, au remords d'avoir trompé votre fils... Adieu, adieu, madame!

Elle sort en pleurant à droite, Jacques paraît sur le seuil de la porte à gauche et la regarde sortir; puis il descend lentement jusqu'à Marguerite, pendant le monologue suivant

SCÈNE VI.

MARGUERITE, JACQUES, *puis* GASPARD.

MARGUERITE, *à elle-même.* Et j'ai pu accepter ce douloureux sacrifice! O mon Dieu! mon Dieu! lorsque je paraîtrai devant vous, quel supplice me réserverez-vous pour toutes ces infortunes?

Ici Jacques a descendu jusque auprès de Marguerite. Gaspard paraît au fond du théâtre.

JACQUES. Avant d'arriver jusqu'à lui, madame, n'avez-vous pas une autre justice à redouter?

MARGUERITE, *tombant à ses genoux.* Ah! monsieur, tuez-moi!... La mort, par pitié! la mort!

GASPARD. Mon capitaine, grâce! grâce!

JACQUES, *serrant expressivement la main de Gaspard, et se retournant vers Marguerite.* La mort! ce serait trop peu au prix de toutes mes souffrances!... (*Il la fait relever; puis s'adressant à Gaspard.*) Jamais! Je n'ai pas au cœur une vertu plus qu'humaine... et j'ai été frappé par toi, Marguerite, dans mes plus chères affections, dans mes croyances les plus saintes... tu m'as fait trop malheureux pour que je puisse être désarmé par des larmes et des prières. Va-t'en! va-t'en! que le ciel te pardonne, Marguerite... moi, je me vengerai.

Gaspard entraîne doucement Marguerite, qui regarde toujours Jacques avec terreur.

SCÈNE VII.

JACQUES, GASPARD.

JACQUES. Les infâmes! comme ils m'ont trompé! comme je leur ai servi de jouet et de risée!... Oh! qu'ils tremblent!... Marguerite, il te faut un supplice plus affreux mille fois que la mort. Gaspard!

GASPARD. Capitaine?

JACQUES. Va trouver Paul.

GASPARD. Votre fils?

JACQUES. Non! celui de Dubreuil.

GASPARD. Ciel!

JACQUES. Oh! ce cri de Marguerite quand elle s'est jetée entre les deux adversaires... ce cri m'a tout révélé!... Et lui! lui, un soldat, un marin, qui a pu demeurer immobile devant celui qui lui avait fait un si sanglant outrage!... Oh! je te le dis, Gaspard, et c'est là pour moi l'excès de l'opprobre et de la misère... Paul est le fils de Dubreuil.

GASPARD. Capitaine... je vous en conjure...

JACQUES. Va le trouver... il ne sait rien encore, lui... et ce qu'elle demande surtout à Dieu, c'est de lui laisser tout ignorer... Eh bien, soit! je ne lui dirai rien... rien qu'un mot : « Paul, va te battre avec Dubreuil! »

GASPARD. Grand Dieu! qu'avez-vous dit?

JACQUES. « Va le provoquer encore; va » lui répéter que c'est un traître, un infâme, » le plus méprisable de tous les hommes, pour » qu'il soit enfin forcé d'accepter ce duel! »

GASPARD. Oh! jamais, jamais!

JACQUES. Je le veux... je le veux!... Et je lui rendrai, à elle, celui des deux qui aura tué l'autre.

GASPARD. Non, capitaine... vous ne ferez pas cela.

JACQUES. Et pourquoi ne le ferai-je pas!

GASPARD. Parce que la colère vous égare, et qu'elle vous rend injuste.

JACQUES. Injuste!... envers ces misérables!...

GASPARD. Oui, capitaine.... vous oubliez qu'il y a un innocent que vous ne devez pas punir du crime des autres...

JACQUES. Un innocent?

GASPARD. Oui; le lieutenant Paul.... de quoi est-il coupable celui-là?

JACQUES. Il n'est pas mon fils!

GASPARD. Un brave jeune homme... un bon marin, et, comme vous, un modèle d'honneur et de loyauté, capitaine!

JACQUES. Il n'est pas mon fils!

GASPARD. Vous êtes un Dieu pour lui! il vous respecte, il vous admire, il vous aime...

JACQUES. Eh! que m'importent son res-

pect et son amour? il n'est pas mon fils, te dis-je! Et lui, que j'ai tant chéri, lui qui faisait tout mon orgueil, toutes mes espérances, je le hais à présent... je le hais à l'égal de sa mère!... Va le chercher; je veux le voir, je veux lui dire...

GASPARD. Je n'irai pas!

JACQUES. Je te l'ordonne?

GASPARD. Je désobéis...

JACQUES. Va-t'en!

GASPARD. Je reste! Vous renoncerez à votre projet... il est affreux! il est horrible!

JACQUES. Tais-toi!

GASPARD. Vous m'entendrez! On a été perfide envers vous... ce n'est pas une raison pour que vous, mon capitaine, vous vous rendiez coupable d'une mauvaise action.

JACQUES. Tais-toi, te dis-je!

GASPARD. D'une injustice!

JACQUES. Mais tais-toi donc!

GASPARD. D'une... lâcheté!

JACQUES, *saisissant une canne qui se trouve près de lui, et menaçant Gaspard.* Te tairas-tu, misérable?

GASPARD. Frappez! nous sommes entre nous... frappez! personne ne saura que vous avez payé à coups de canne mon dévouement et ma franchise! mais je vous dirai toujours que votre projet est horrible, qu'il est indigne d'un homme de cœur!

JACQUES, *jetant la canne.* C'est vrai! indigne d'un homme de cœur... (*Tendant de nouveau la main à Gaspard.*) Pardon, pardon, mon ami... tu vois comme je souffre!

GASPARD. Eh ben, et moi? est-ce que vous croyez que tout ça me rend bien heureux?

JACQUES. Lui, du moins... lui! je le tuerai!

GASPARD. Dubreuil? ah dame! pour celui-là, c'est différent... je n'ai pas le droit de m'y opposer.

Musique en sourdine à l'orchestre; quatre heures sonnent. Entrée de Dubreuil.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DUBREUIL, *puis* PAUL *et* BENJAMIN, *et le* PEUPLE.

DUBREUIL. Il est quatre heures, capitaine.

JACQUES. L'heure du conseil de guerre, où l'on doit décider du sort de l'espion... c'est bien, monsieur... mais comme j'aurai en ce jour une autre trahison à punir, je vous demanderai après le conseil un instant d'entrevue.

DUBREUIL. A moi!

JACQUES. Oui, une entrevue qui ne se terminera que par la mort de l'un des deux.

DUBREUIL, *le regardant fixement, et comprenant qu'il sait tout.* La mort?... je suis à vos ordres, monsieur.

Le fond du théâtre se découvre, et laisse voir le rempart, et en perspective une vue pittoresque de la ville port. Paul, puis Benjamin, comme membres du conseil, sont entrés peu de temps après Dubreuil. Des soldats de marine viennent se ranger au fond de la galerie et empêcher d'y pénétrer la foule de matelots, d'hommes et de femmes du peuple qui arrivent de toutes parts.

JACQUES, *à Dubreuil, Paul, Benjamin, et Gaspard, debout autour de lui, et à une certaine distance l'un de l'autre.* Messieurs, vous savez combien est grave et rigoureuse la mission que vous avez à remplir. Vous prononcerez sans haine, sans colère, dans toute la sincérité de votre conscience.

TOUS, *excepté Benjamin.* Je le jure.

BENJAMIN, *à lui-même.* Sans haine! sans colère! et tout à l'heure Manon a pleuré devant moi en pensant à c' guensard-là.

GASPARD, *bas.* Qu'est-ce que tu fais donc, toi? et ton serment?...

BENJAMIN. C'est juste; j'ai tort. (*Haut.*) Sans haine et sans colère... je le jure.

JACQUES, *faisant un signe.* Qu'il entre!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHRISTIAN.

Les cinq personnages s'asseyent. D'un côté à gauche, Jacques et Dubreuil; Jacques devant une table; Dubreuil à quelques pas en dehors de cette table; à droite, sur le devant de la scène, Paul, devant un petit guéridon et écrivant à mesure que parleront Christian et les autres personnages; en biais du même côté, mais un peu plus vers le milieu du théâtre, Gaspard et Benjamin; au fond, les soldats de marine ont formé une sorte de haie pour faciliter le passage de Christian au milieu de la foule. Il entre, et vient se placer entre les deux groupes formant le conseil de guerre.

JACQUES. Votre nom?

CHRISTIAN. Christian.

JACQUES. Pas d'autres?

CHRISTIAN. Je n'en sais rien. On ne m'a jamais donné que celui-là.

JACQUES. Vous avez été arrêté à l'instant où vous achevez le plan de cette forteresse, pour la livrer aux ennemis. En convenez-vous?

CHRISTIAN. Quand je le nierais... c'est vous qui m'avez arrêtez.

JACQUES. Ce n'était pas la première fois que vous étiez parvenu à vous glisser sur nos côtes, et qu'à l'aide de vos signaux et des trahisons de quelques misérables, vous avertissiez les flottes ennemies de tous nos mouvements. Vous vous en êtes vanté vous-même.

CHRISTIAN. C'est vrai... une sottise que j'ai faite, et dont je me repens à cette heure où je prévois trop ma destinée.

JACQUES. Vous avez peur de mourir.

CHRISTIAN. Je ne vois pas à quoi me servirait de faire le fanfaron? Oui, j'en ai peur; je suis jeune, et je tiens à la vie.

JACQUES. Ce qui rend votre crime plus affreux et plus inexcusable, c'est votre qualité de Français.

CHRISTIAN. C'est-à-dire Français... je le suis et je ne le suis pas.

JACQUES. Comment?

CHRISTIAN. Je m'explique. Je tiens beaucoup à ce qu'on prenne acte de ma déclaration. Ce que je suis au juste, j'aurais de la peine à le dire. Je n'ai, je le répète, d'autre nom que celui de Christian, auquel m'a habitué à répondre celui qui s'est emparé de moi depuis mon enfance, et qui a fait de moi ce que je suis, et ce qu'il était lui-même, un pirate.

JACQUES. Un espion!

CHRISTIAN. A la bonne heure... je ne suis pas ici pour discuter sur les termes.

JACQUES. Mais cet homme par qui vous avez été élevé pour cette misérable existence, quel est-il donc?

CHRISTIAN. Je vous l'ai dit, un pirate anglais, William Nickelson.

DUBREUIL, *à lui-même.* Nickelson!

CHRISTIAN. Qui m'a enlevé il y a dix-sept ans bientôt dans la nuit du douze septembre mil sept cent quatre-vingt-quinze.

DUBREUIL, *se levant.* Qu'entends-je?

JACQUES. La nuit où je suis rentré en France.

DUBREUIL, *vivement à Christian.* Vous avez dit: le douze septembre?...

CHRISTIAN. Mil sept cent quatre-vingt-quinze... eh bien, oui; c'est cela, c'est cela même; dans un petit village à quelques lieues d'ici, sur le bord de la mer, à Tourville.

JACQUES, DUBREUIL, *et* PAUL, *ensemble.* Tourville!

Jacques s'est levé à son tour, et commence à suivre les paroles de Christian avec le même intérêt que Dubreuil, puis ses yeux se reportent aussi sur Paul, qui continue d'écrire.

PAUL, *en se parlant à lui-même, après avoir écrit.* Tourville! le village où j'ai passé mes premières années!... mais, ainsi que lui, c'est vainement que je consulterais ma mémoire...

DUBREUIL, *à Christian.* Répondez! répondez encore: ce Nickelson n'a pas cherché à s'informer?...

CHRISTIAN. Du nom de mes parents? jamais, il tenait à me garder avec lui.

DUBREUIL. Jamais!

JACQUES, *à part, en regardant Dubreuil.* Cette émotion, ce trouble, que signifie?...

CHRISTIAN. Rien!... seulement, dans une excursion que nous avons faite ensemble à Tourville, il m'a montré la position de la ferme d'où il m'avait emporté à travers les flammes.

DUBREUIL. Eh bien?...

CHRISTIAN. Eh bien? c'était une maison isolée de toutes les autres, en face de la chapelle, qui subsiste toujours, et entourée de peupliers que le temps à respectés aussi.

JACQUES, *à lui-même.* La maison qui m'a été décrite par elle lorsqu'elle a ramené son fils dans ma demeure.

DUBREUIL, *à Christian.* Et près de vous... quand cet homme vous a enlevé, personne pour s'opposer à son départ, pour vous défendre?

CHRISTIAN. Si fait; une pauvre paysanne qui a été tuée en voulant m'arracher de ses bras, et avec elle un autre enfant qui a dû périr aussi, à moins qu'un miracle...

DUBREUIL. Un autre enfant!... plus jeune ou plus âgé que vous?

CHRISTIAN. Je ne sais pas; Nickelson ne me l'a pas dit, et vous devez croire qu'il ne s'en est pas trop inquiété. Mais pourquoi toutes ces questions?

JACQUES, *bas, à Dubreuil.* Oui, pourquoi?

DUBREUIL. Commandant!

JACQUES. Oh! parlez! maintenant, une heure avant le duel à mort qui vient d'être convenu entre nous deux.... nous pouvons, nous devons tout nous dire.

DUBREUIL. Eh bien, vous ne comprenez donc pas que là, dans cette ferme, il y avait deux enfants nés de la même mère?

JACQUES. Et ces deux enfants?...

DUBREUIL, *montrant Paul et Christian.* Les voilà.

JACQUES. Et à l'un des deux, n'est-ce pas, je dois toute la tendresse d'un père?... l'autre est le fils de mon plus mortel ennemi.

DUBREUIL. Une lueur de ta sagesse, ô mon Dieu! fais-moi connaître la vérité. (*Regardant Paul.*) L'un, si loyal et si brave!

JACQUES, *regardant Christian.* L'autre... un lâche espion!

DUBREUIL, *regardant Christian.* Et c'est celui-là, peut-être, que je devrais aimer!

JACQUES, *regardant Paul.* C'est celui-ci qu'il me faudrait haïr!

CHRISTIAN, *qui a remarqué l'émotion de Jacques et de Dubreuil.* Comme ils me regardent! est-ce qu'ils ne seraient pas aussi inflexibles que je l'avais cru?

DUBREUIL, *à Christian.* Un dernier mot: Nickelson n'a trouvé sur vous, à cette époque, aucun signe, rien qui pût vous faire reconnaître un jour par votre famille?

CHRITIAN. Quel intérêt?

DUBREUIL. Répondez.

JACQUES. Oui... répondez!

CHRISTIAN, *à part.* O ciel!... cet aveu! ce serait me perdre sans retour!...

DUBREUIL. Eh bien?...

JACQUES. Parlerez-vous?

CHRISTIAN. Il n'a rien trouvé.

JACQUES *et* DUBREUIL, *ensemble.* Rien!

CHRISTIAN. Ou du moins, il est mort sans me le dire.

TOUS DEUX. Mort!

CHRISTIAN. Mais qu'importe, après tout?... s'il existe encore en France quelqu'un de ma famille, ce n'est guère, dans la position où je me trouve, qu'il lui plairait de faire ma connaissance; et quant à moi, messieurs, si je vous ai parlé de tout cela, si je suis entré dans quelques détails auxquels vous m'avez poussé vous-même, c'est uniquement dans l'intérêt de ma cause, pour établir que si je suis Français d'origine, je n'avais du moins nul motif pour tenir à un pays que j'ai quitté forcément depuis mon enfance, et qu'élevé par des étrangers, ayant toujours vécu chez eux et à leur service, redevable envers eux jusqu'à ce jour de ma vie et de ma fortune, je suis plutôt Anglais que Français, et que par conséquent on n'a pas le droit du moins de m'accuser d'avoir trahi la France. Je n'ai pas autre chose à dire pour ma défense.

DUBREUIL, *accablé.* Pas autre chose!...

JACQUES, *bas, à Dubreuil.* Noublions pas, monsieur, que nous sommes ici pour juger un coupable, et que nous avons juré de faire taire tous les autres sentiments. (*Il retourne à sa place, après avoir fait signe d'éloigner un peu Christian.*) Que chacun de vous, messieurs, dise son opinion et prononce son vote. (*A Benjamin.*) Vous, d'abord.

BENJAMIN. Il est si jeune, capitaine!... Il a peut-être été entraîné au mal... Je vote pour une détention perpétuelle. (*A part.*) Manon aurait dit que j'ai voté la mort par jalousie.

JACQUES. Toi, Gaspard?

GASPARD. Pas de pitié pour les traîtres, les espions!... La mort!

JACQUES. A vous, lieutenant Paul?

PAUL. C'est la première fois que je fais partie d'un conseil de guerre, la première fois que je suis appelé à frapper un ennemi qui ne peut plus se défendre... Je l'avoue, mon cœur et ma conviction s'y refusent. Je me dis qu'il suffit de lui enlever tout pouvoir de faire du mal, et dans toute la sincérité de mon âme, je vote aussi, moi, pour la prison perpétuelle.

JACQUES. Vous... capitaine Dubreuil!

DUBREUIL. *Moment d'hésitation; il regarde encore les deux jeunes gens avec une anxiété terrible; puis enfin il dit d'une voix étouffée par l'émotion et la douleur.* La loi... est formelle... La mort!

Il retombe sur son fauteuil comme épuisé par l'effort qu'il vient de faire.

JACQUES, *à lui-même.* Deux voix contre deux... et la mienne pourrait encore lui sauver la vie! S'il est mon fils et que je l'épargne, je me rends coupable envers mon pays. S'il est le fils de Dubreuil et que je le condamne, n'écouterai-je pas plutôt la vengeance que la justice?...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARGUERITE.

Ici sur le seuil de la porte à droite, au premier plan, paraît Marguerite, pâle et tremblante.

JACQUES, *s'adressant toujours à lui-même et regardant Dubreuil toujours anéanti sur son fauteuil.* Il l'a dit, lui!... La loi est formelle... et les Anglais sont en vue de notre ville, et vont s'en emparer peut-être... (*Nouveau regard de douleur jeté à la dérobée sur Christian, placé au fond du théâtre entre les soldats de marine; puis Jacques paraît se résoudre à écrire son vote, et faisant signe de ramener Christian sur le devant de la scène, il lui dit en détournant les yeux et avec désespoir.*) Christian... le conseil, à la majorité de trois voix contre deux... vous condamne à la peine de mort.

MARGUERITE *poussant un grand cri.* Ah!

JACQUES. Marguerite! (*S'élançant avec rage vers Dubreuil et lui saisissant la main, il lui dit à demi-voix :*) Dans une heure, sur le rivage, près de la cabane de Michel le garde-côte.

DUBREUIL. J'y serai.

Tous deux se serrent encore expressivement la main. Paul a été soutenir sa mère évanouie. Christian attéré s'éloigne lentement, emmené par les gardes de marine. La toile tombe.

ACTE CINQUIÈME.

Le rivage, tenant seulement les deux premiers plans du théâtre. Au fond, la mer. A droite, au premier plan, la cabane du garde-côte. La mer est calme, le jour commence à baisser.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, JACQUES.

Gaspard entre le premier. Jacques passe devant lui, en regardant si quelqu'un est arrivé.

GASPARD. Ici... vous y voilà... près de la cabane de Michel le garde-côte.

JACQUES. Eh bien, personne encore...

GASPARD. Non, personne... (*A lui-même.*) Et dire que là, tout à l'heure, peut-être...

JACQUES. Que diable as-tu donc à te parler tout seul?

GASPARD. Moi! rien... Qu'est-ce que vous voulez que je me dise?

JACQUES. Tu te caches de moi pour essuyer tes yeux... A quel propos?... Un duel te fait peur!

GASPARD. Un duel! pas pour moi, sacrédieu! vous savez bien qu'alors je ne bouderais pas... Ah! si votre adversaire avait un second... à la bonne heure, je serais plus tranquille... Moi aussi j'aurais une occupation... je ne serais pas réduit à me tenir là, les bras croisés, sans avoir le droit même de me jeter entre vous et le fer de monsieur Dubreuil.

JACQUES. A quoi bon? lui ou moi, qu'importe?

GASPARD. Fichtre!... ça m'importe beaucoup à moi...

JACQUES. Je n'ai rien à perdre, rien à regetter.

GASPARD. Ah! vraiment, merci, capitaine, bien obligé...

Il s'éloigne d'un air mécontent.

JACQUES. Qu'est-ce que tu as encore, voyons?

GASPARD. Moi, qu'est-ce que je peux avoir? Je suis de votre avis, voilà tout... Vous n'avez rien à perdre, rien à regretter; et quand aujourd'hui Jacques le Corsaire serait tombé misérablement dans un duel, quand, dans quelques jours, moi, j'irais m'asseoir désespéré sur sa tombe et y mourir à mon tour, personne, non, personne n'y ferait plus d'attention qu'à ce pauvre terre-neuve, qu'on a trouvé, il y a six semaines, mort de faim sur la tombe de Mathieu le pilote; mais vous, mon capitaine, vous valez mieux et vous me connaissez mieux que tout le monde, et vous auriez dû penser à moi, avant de vous dire: Je n'ai plus personne qui m'aime et à qui je le rende; je n'ai rien à perdre, rien à regretter...

JACQUES, *s'approchant vivement de lui et lui serrant la main.* Mon ami, mon pauvre Gaspard!

Ici Paul entre tristement, regarde la mer, et sans voir ceux qui sont sur le théâtre, il va s'asseoir au premier plan sur un quartier de roche, d'un air sombre et résolu. Jacques, qui l'a aperçu, se retourne et le regarde.

SCÈNE II.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, *à lui-même.* Que la nuit est lente à venir, mon Dieu!

JACQUES. Paul!

GASPARD. Le lieutenant!

JACQUES. Ici! qu'y vient-il faire?

GASPARD, *qui s'est rapproché de Jacques, lui parlant bas.* Pauvre garçon! comme il est triste! Allons-nous-en, capitaine... j'irai au devant de monsieur Dubreuil, et je lui dirai qu'il vienne nous rejoindre ailleurs.

JACQUES. Tu as raison... sa vue me fait mal... Partons...

GASPARD. Partons!

Ils remontent la scène.

PAUL, *à lui-même.* Encore une heure... et tout sera fini pour moi...

GASPARD, *bas, à Jacques.* Qu'est-ce qu'il dit?

JACQUES, *de même.* Silence!

PAUL, *regardant à l'horizon d'un air sombre.* Oui, il le faut! il le faut! (*Il remonte la scène, et se rencontre face à face avec Jacques.*) Mon père!

JACQUES, *brusquement.* Que faites-vous ici, monsieur, répondez?

PAUL, *à part.* Que lui dire?

GASPARD, *bas à Jacques.* Capitaine..... parlez-lui avec plus de douceur..... Je vous l'ai déjà dit..... ce n'est pas de sa faute, si...

JACQUES. Laisse-nous.

GASPARD. Mais...

JACQUES. Laisse-nous... je le veux! je t'en prie...

GASPARD. J'obéis...

Il sort.

SCENE III.

JACQUES, PAUL.

JACQUES, *sévèrement*. Eh bien, répondrez-vous? Que faites-vous ici?

PAUL. Dans votre maison, mon père, tout ce qui m'entoure ne me rappelle-t-il pas sans cesse le bonheur que j'ai perdu? n'est-ce pas là que ce matin encore vous deviez l'appeler votre fille?...

JACQUES. Amélie! Elle aussi, les traîtres l'on frappée dans ses affections les plus chères... (*Regardant Paul.*) Et lui... lui... Dois-je apaiser ses chagrins en lui disant que celle qu'il aime n'est pas coupable, ou bien...

PAUL. Elle que je croyais si pure, si vraie dans son amour... pour qui j'aurais tout sacrifié... Après sa perfidie je n'ai plus de force, plus de courage, et...

JACQUES. Et tu rêves le suicide, n'est-ce pas?

PAUL. Moi!

JACQUES. Je t'ai entendu... je t'ai compris tout à l'heure...

PAUL. Non, mon père, je ne le crois pas... car j'ai songé à vous, à votre honneur, tout en soogeant à mon désespoir... Non, ce n'est pas un lâche suicide qui rejaillirait sur votre nom... c'est une mort utile à la France, une mort glorieuse qu'il me faut!

JACQUES, *à Paul.* Une mort utile, glorieuse!

Ici Dubreuil est entré à droite. Il n'a vu d'abord que Jacques et il a semblé marcher vers lui; mais il s'arrête en apercevant Paul, et il écoute.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL. Que disent-ils?

PAUL. Oui, si un traître dont vous avez ordonné le supplice a pu mettre en danger notre ville...

JACQUES. Christian!

PAUL. Moi, je veux détruire son ouvrage. Un vaisseau de haut bord que la vigie avait signalé vient de rejoindre la flottille anglaise... il s'est embossé à l'entrée du port... là-bas à l'horizon! De là ses canons vont vomir la mitraille et les bombes sur la ville... Si l'ennemi tente une descente, vous savez que nous ne sommes pas en force, et que nous n'attendons des secours que demain... Et demain, quand ces secours arriveraient, la ville ne serait plus peut-être qu'un monceau de ruines...

JACQUES. C'est vrai... Eh bien?

PAUL. Eh bien, il faut que cette nuit il ne reste plus de ce vaisseau et de tous ces hommes qui ont juré notre perte que des planches et des cadavres!

JACQUES. Que dis-tu?

Une barque conduite par Benjamin traverse le bord de la mer de la gauche à la droite.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BENJAMIN.

PAUL. Tenez... voyez-vous notre maître d'équipage, Benjamin, qui vient amarrer là sa chaloupe... et qui me fait signe qu'elle est à moi?

Benjamin, après avoir fait à Paul des signes d'intelligence et avoir amarré sa chaloupe, entre dans la cabane placée au premier plan à droite et disparaît.

JACQUES. Je le vois... après?

SCÈNE VI.

JACQUES, PAUL.

PAUL. Cette chaloupe, conduite lentement et en silence, à la faveur de la nuit, par un homme résolu et intrépide... peut arriver jusqu'au vaisseau... s'attacher à ses flancs... y mettre le feu... le faire sauter! et l'homme qui fera cela... va se creuser dans l'Océan une tombe glorieuse, en y entraînant les ennemis de la France. Voilà mon projet, mon père... voilà le suicide que j'ai rêvé... Dites, suis-je un lâche? Ai-je oublié un instant les leçons d'honneur que vous m'avez données!...

JACQUES. Non, oh! non... mon ami... mon brave Paul... (*A part, en le regardant avec enthousiasme.*) Fût-il le fils de mon ennemi, c'est un héros, c'est un compagnon d'armes, et le plus brave de tous...

DUBREUIL, *à part.* Maintenant mon destin est fixé.

JACQUES, *haut et s'approchant de Paul.* Paul, je te défends de mourir.

PAUL. Quoi! mon père!...

JACQUES. Je te le défends, au nom d'Amélie...

PAUL. Amélie.

JACQUES. Oui, tu peux être heureux encore... (*A part.*) Noble cœur! c'est lui qui m'a dicté mon devoir... Ce n'est pas dans un duel que je dois périr... (*Haut.*) Viens, viens, suis-moi!...

Ils sortent.

SCÈNE VII.

DUBREUIL, *seul.*

La nuit vient peu à peu pendant ce monologue.

Jacques... je t'ai compris... et je te préviendrai... moi qui ne puis plus rien ni pour le bonheur de Paul, ni pour épargner à Christian la mort infâme à laquelle nous l'avons condamné... moi, moi seul, Jacques, j'exécuterai ce noble projet de dévouement et de désespoir qui était venu au cœur de ce brave jeune homme; oui, avant ton retour... cette barque...

En disant ces mots, il se dirige vers le rivage. Benjamin sort de la cabane à droite.

SCÈNE VIII.

DUBREUIL, BENJAMIN.

BENJAMIN. Le lieutenant se fait bien attendre... (*Il marche vers le rivage, et aperçoit Dubreuil, qui visite la chaloupe.*) Mon capitaine, excusez! mais que faites-vous donc là?

DUBREUIL. Tais-toi! tais-toi. (*Ici, au premier plan à gauche, entre Manon, qui conduit Christian enveloppé dans un manteau. Il fait nuit.*) Qui vient là?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MANON, CHRISTIAN.

MANON. Venez, venez, monsieur... suivez-moi.

BENJAMIN. Hein! je connais c'te voix-là!

MANON. Pour vous, j'ai trompé mon père... j'ai dérobé les doubles clefs de la prison... Partez, partez...

BENJAMIN. Ma femme!

MANON. Fuyez vite... j'ai besoin que vous soyez bien loin pour ne plus penser qu'à mon mari.

CHRISTIAN. Adieu! adieu!

BENJAMIN. Halte-là! on ne passe pas.

MANON, *poussant un cri.* Ah! il était là!

CHRISTIAN. Benjamin!

Il cherche à se débarrasser de ses mains; mais Dubreuil s'est approché à droite; et presque au même instant Jacques vient de rentrer à gauche.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JACQUES.

DUBREUIL *et* JACQUES, *ensemble.* Christian! évadé!...

CHRISTIAN, *à lui-même et avec désespoir.* Jacques!... le capitaine Dubreuil... Perdu! perdu sans ressource! Il faut mourir!

MANON. Mourir!... Te v'là heureux, toi!

BENJAMIN. Non... je faisais mon devoir en l'arrêtant; mais j'aime mieux qu'il soit tombé dans d'autres mains que dans les miennes.

Sur un signe de Jacques et de Dubreuil ils sortent tous les deux. Christian a été s'asseoir désespéré sur un quartier de roche. Les deux marins le regardent avec émotion.

SCÈNE XI.

JACQUES, CHRISTIAN, DUBREUIL.

JACQUES. Le malheureux!... tremblant, pâle, et déjà presque mort d'effroi à la pensée de son supplice.

DUBREUIL. Ordonnez qu'on le rejette en prison, capitaine; pour moi, je n'en ai plus le courage.

CHRISTIAN, *levant la tête et regardant à son tour.* Toujours! toujours cette émotion, ce trouble que j'ai observé pendant le conseil... Ah! peut-être... (*Il se lève, et vient se placer entre eux deux d'un air résolu.*) Écoutez-moi, messieurs; vous m'avez condamné à mort... mais je n'ai pas de honte en suppliant mes juges de me faire grâce, de me sauver.

TOUS DEUX. Le sauver!

CHRISTIAN. Et cette vie que vous m'aurez rendue lorsqu'elle était en votre pouvoir, je vous la consacrerai toute entière.

TOUS DEUX. Comment!

CHRISTIAN. Oui; je m'engage à vous servir avec autant de zèle que j'en ai mis jusqu'à ce jour pour servir l'Angleterre... enfin je mettrai dans vos mains un moyen certain, infaillible, de pénétrer leurs secrets par vous-mêmes... un papier écrit en chiffres par l'amiral, et avec le sceau des armes d'Angleterre.

TOUS DEUX. Un papier!

CHRISTIAN. J'étais parvenu à le dérober à toutes les recherches... je l'avais caché dans ma prison quand j'ai paru devant le conseil... et devant le conseil je n'ai pas dit toute la vérité sur une des questions que vous m'avez adressées... parce que c'eût été dès lors vous livrer cet écrit qui pouvait me perdre, et vous décider à prononcer mon arrêt de mort. Je n'ai pu l'éviter; et maintenant, dans ce qui devait me faire condamner, lorsque je vous le livre volontairement, et que je vous promets de m'en servir avec vous contre vos ennemis... vous verrez, peut-être une raison pour me faire grâce.

Cet écrit... le voilà... tenez... prenez-le, en détachant le cercle de ce médaillon.

Il a tiré de son sein un petit médaillon suspendu à une chaîne d'or.

DUBREUIL, *le regardant.* Grand Dieu! d'où le tenez-vous?

CHRISTIAN. Il ne m'a pas quitté depuis mon enfance... je l'avais sur ma poitrine lorsqu'on a saccagé le village de Tourville.

TOUS DEUX. Tourville!

DUBREUIL. Ah! malheur! malheur sur moi!... (*Bas, à Jacques.*) Moi, son père!...

JACQUES, *qui s'est à son tour emparé du papier et du médaillon.* Je te remercie, mon Dieu!... ce misérable n'est pas mon fils!

DUBREUIL, *bas, en s'approchant de lui.* Capitaine Jacques, vous êtes trop vengé maintenant....

CHRISTIAN. Ils se consultent... Eh bien, serez-vous donc inflexibles?... La vie!... ah! laissez-moi la vie!

Il tombe à leurs genoux.

DUBREUIL, *le relevant et lui serrant la main avec énergie.* Viens! viens donc avec moi... à nous deux cette chaloupe!

Christian se précipite vers le rivage, et détache les câbles de la barque.

JACQUES. Que prétendez-vous faire?

DUBREUIL. Mourir! mourir avec lui!... Ah! par pitié, qu'il ne tombe pas fusillé comme un traître; mais qu'il périsse, sans le savoir, d'une mort qui doit sauver le pays... Adieu, Jacques! adieu! et ne maudissez pas ma mémoire.

Dubreuil s'élance avec Christian dans la barque. Ils ne tardent pas à disparaître.

SCÈNE XII.

JACQUES, *seul.*

Le maudire! impossible!... il faut bien que malgré moi je l'estime et l'admire. Non, Dubreuil, non; je ne te maudis pas... celui que tu as rendu si malheureux est forcé de te plaindre: car tu l'as dit, Christian est ton fils... et le mien... le mien, le voilà!

On a entendu en sourdine pendant les dernières lignes de ce monologue une musique religieuse qui va crescendo pour la rentrée d'Amélie, Paul, Marguerite, et tous les personnages accessoires.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARGUERITE, PAUL, AMÉLIE, MATELOTS *et* PEUPLE.

JACQUES, *allant embrasser Paul avec transport.* Paul... mes enfants!... vous serez heureux... et pour vous je puis encore chérir la vie.

PAUL *et* AMÉLIE. Mon père!

JACQUES. Messieurs, vous avez été témoins de l'insulte que j'ai faite à cette jeune fille, en déchirant le contrat où son nom était écrit près de celui du lieutenant Paul..... Soyez témoins de la réparation... je jure à présent qu'elle est la plus pure, la plus vertueuse des femmes; c'est moi qui la supplie de me pardonner... et d'accepter la main de mon fils.

PAUL. Mon père!

AMÉLIE. Moi! sa femme!

MARGUERITE, *à part, en regardant autour d'elle avec inquiétude.* Manon a-t-elle réussi, mon Dieu? est-elle parvenue à le sauver?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GASPARD.

GASPARD, *accourant.* Capitaine! capitaine! le prisonnier s'est évadé.

MARGUERITE, *avec joie.* Évadé!

Tout le monde répète ce mot avec un mouvement de surprise et de colère.

GASPARD. Du haut de la tour des Pilotes, le guetteur de nuit a vu mettre une barque à la mer; mais on peut la poursuivre, et dans l'instant, si vous l'ordonnez...

Mouvement de tous pour marcher au rivage et mettre des embarcations à la mer.

JACQUES. Arrêtez! arrêtez!... cette barque, c'est par mon ordre qu'elle a quitté le rivage.

PAUL. Que dites-vous, mon père?

MARGUERITE. Par votre ordre!

JACQUES, *bas, à Marguerite, en lui serrant la main.* Marguerite, je t'ai dit que je n'aurais pas le courage de verser ton sang, et maintenant je n'aurais plus même celui de t'adresser un reproche. Ta faute a été rachetée déjà par vingt ans de larmes et de repentir; ta faute est aujourd'hui plus cruellement expiée par la mort de deux hommes.

MARGUERITE, *avec effroi.* Comment?

JACQUES. Tenez, amis, cette barque... la voyez-vous là-bas, dans l'ombre, qui s'approche peu à peu du vaisseau ennemi?

TOUS. Oui; la voilà! la voilà!

PAUL. Mon père, à qui donc avez-vous permis d'exécuter mon projet?

JACQUES, *sans lui répondre et continuant de montrer la chaloupe à ceux qui l'entourent.* Regardez encore! ces deux hommes

qui font force de rames pour arriver jusqu'au navire...

TOUS. Eh bien ?

JACQUES. Ce sont le capitaine Dubreuil et Christian.

TOUS. Christian !

MARGUERITE, *à elle-même.* Mon fils !

JACQUES, *lui remettant le médaillon.* Et celui de Dubreuil !

MARGUERITE. Grand Dieu !

JACQUES, *reprenant à haute voix.* Oui, Christian, le Français au service de l'Angleterre; Christian, qui a voulu réparer aujourd'hui tous les torts de sa vie, et qui, sous les ordres du brave Dubreuil, va mourir avec lui, mourir pour la gloire et le salut de la France.

Violente explosion au lointain, tout l'horizon est en feu. Marguerite est tombée à genoux. Jacques lui tend la main, la relève et l'embrasse.

77878

FIN.

Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.